

NUMÉRO
14

La roue tourne

11
TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

Al dente

Le Golvan

Christophe a serré un peu vite la main d'Irène : « Oh, pardon… », puis ils se sont embrassés par-dessus leurs tasses fumantes d'un thé des antipodes, deux bouches portées aux nues d'un hammam néoclassique, chez Ladurée. Une fois libérée, Irène a aussitôt mordu dans son macaron à la pistache, Christophe a soutenu un instant la gourmandise stupéfiante de son regard avant de se concentrer sur la fente moussue du gâteau qui se rouvrait à peine d'une morsure si franche. Cette vision a soulevé en lui une pudeur un peu bête, comme devant une vulve exotique.

Ils sont sortis au bout d'une heure, éberlués. Irène a enfin serré contre elle ce corps large et lourd ; elle avait sa récompense : « On va le faire, mais demain. Tu veux ? »

Paris s'ouvrait par le ciel, elle lui a demandé son numéro de portable. Christophe n'a pas pu retenir une petite moue coupable : « Tu permets que je vérifie ? ». Ils ont ri en crachant de la fumée qu'Irène cherchait à saisir au vol entre ses lèvres. Puis un autre baiser plus préhenseur : Christophe a tout de suite pensé aux possibilités érotiques d'un mérou : 0652237726. « Ça promet ! »

Elle s'est éloignée en offrant librement les mouvements de son corps en cadeau, promesse tenue.

De retour à l'appartement, Christophe a voulu se faire cuire des pâtes. La journée avait condensé trop d'épreuves pour ne pas faire naître en lui l'envie de relâcher les tensions. Il avait lu quelque part que le jour préféré des taulards était celui des nouilles. Ces types savent mieux que quiconque tirer leur plaisir de la contrainte. En trois stations de métro, cette pensée avait achevé de convaincre Christophe de passer à l'acte. Au Monop' avant de remonter, il a longtemps hésité avant de procéder par élimination. Les coquillettes semblaient imposer un standard. Le vermicelle reprendrait à coup sûr un aspect pâteux, les tortis promettaient des raffinements ciblés et les spaghettis des glissades sensationnelles mais il fallait bien se résoudre à la mesure du vraisemblable : le côté pratique, économique, rudimentaire de la bonne et brave nouille des cantines, des pensionnats, des maisons de redressement et de tout ce qui cantonne et comprime la testostérone. L'ergonomie presque ascétique primerait toujours en prison, puisqu'il y vivait lui aussi dans un sens, depuis six ans déjà... Il a opté pour des coquillettes aux œufs, comme le degré zéro de la pâte sèche, et du désir sexuel. Il était 20 heures passées quand il a mis à bouillir deux belles poignées en pensant aux nouilles gluantes des restaurants asiatiques : un frisson incroyable lui a alors parcouru les reins. À voir… Ce qu'il faut peu de matière et de mots pour enflammer l'esprit : des pâtes cuites, juste égouttées, un gant de toilette qu'on aura au préalable humidifié à l'eau tiède, et puis surtout le manque, le silence, cet affect en creux qu'ont les détenus et qui pousse le désir au surgissement, à l'invention puissante d'images, à une transformation

mentale radicale des riens environnants : le tube en métal du pied de lit, le rond de la cuvette des chiottes, les fesses du lavabo…

Christophe se presse un peu avant que la honte ne le rattrape et ne le dissuade ; il pourrait penser à Irène, à son visage surtout, aux stucs ultras surannés d'un salon de thé. Alors magne ! Il verse l'eau dans la passoire et le tiers de la passoire dans le gant, à bout de doigts. La manœuvre est difficile, il tasse un peu avec le cul de la casserole, réflexe archaïque de château de sable. Oui, il veut, il va baiser par analogie, enfoncer son sexe tout droit dans le gant de toilette farci de coquillettes, comme un poilu de 14 dans sa boue, le tirer à lui, profond, charnu, vivant. Au bonheur des hommes.

C'est maintenant prêt. Debout dans le salon, Christophe bande au dernier degré, le jean descendu en guêtres. Il regarde son sexe et se félicite de s'être si bien menti, la magie a pris mieux qu'espéré, il ne pense plus cuisine – qui parlait de manger ? –, mais vagin fumant, viande baveuse comme une omelette, des mots salaces et des images stroboscopiques. Il parle sa propre langue, douce marraine de guerre à la poitrine offerte : à table ! Et il s'enfile net le gant sur le sexe. Ah !

Un cri terrible suivi d'une convulsion. Christophe se retrouve au sol plié en deux, des coquillettes partout et le gant qui sèche sur un bras du fauteuil en vomissant ses restes. Dans la crispation, il voit clairement trois silhouettes en contrejour face à lui, ce sont ses codétenus qui philosophent :

« Trop de précipitation, d'empressement ! – D'amateurisme ! – L'expérience manque ! Il en a oublié le bon sens ! – Je croyais pourtant qu'il était également réparti entre tous, le bon sens, non ? – « Laisser reposer le gant six minutes » ! Ça, on devrait l'écrire au

fronton de toutes les prisons ! – Six minutes, environ ! Après, c'est une affaire de nuances… – De goût ! Après seulement vient l'exploration, le plaisir ! – La connaissance de soi, rien moins que cela ! – Et recommencer surtout !... »

Il a mis dix minutes à vraiment revenir à lui, les mains collées à son sexe qui bat comme un cœur. Il a mis dix minutes avant d'oser regarder dans quel état était sa pauvre nouille à lui, rétrécie, ridicule, boursouflée, sanguine presqu'au jus. Merde…

La soirée s'est alors découpée en cinq étapes très marquées :

1 - Vider un tube de Biafine périmée dans une assiette à dessert et y tremper à nouveau son sexe mourant au prix d'autres cris déchirants de bête qu'on égorge.

2 - Laisser reposer plus d'une heure la douleur avant de momifier provisoirement sa plaie sous un mouchoir propre aux initiales de son père et enfiler le pantalon de pyjama le plus lâche de sa garde-robe, celui des grippes décennales.

3 - Traîner son humiliation en chaussons jusqu'à une pharmacie du quartier – deux avaient déjà tiré le rideau – afin de faire provision de quantité de gaze, cotons et crèmes apaisantes.

4 - Aller pisser, fatalement, et hurler contre la nature humaine.

5 - Rejouer le supplice de l'assiette à dessert. Mêmes hurlements.

Vers 23h30 sur le canapé, Christophe a finalement trouvé une position latérale moins douloureuse. Ça allait être difficile demain d'expliquer à Irène pourquoi son hidalgo marcherait à la John Wayne, pourquoi il ferait une telle fine bouche, pourquoi prolonger autant ce caprice d'érotisme platonique avec une manière de s'asseoir de

chevalier en armure. L'amour courtois à la longue ne vaut que pour les eunuques et, pour ce soir – et après ? –, Christophe se dit qu'enfin il pense juste.

Peu après, il a eu une nouvelle fois envie de pisser. Sous le pyjama, il ne savait plus si son sexe s'était dilaté en baudruche avant d'exploser, s'il s'était confit dans la crème ou s'il n'était pas tout simplement tombé comme un fruit mort. Malgré les cachets, la douleur lui remontait par intermittence jusqu'au fond de la gorge. Il a ramassé comme il a pu sur le tapis les restes de coquillettes, avant de se rallonger. En attendant mieux, Christophe s'est servi une tisane « sommeil paisible » qu'il a laissée tiédir avec la retenue désuète d'une Lady.

Magie magie

Luna Beretta

— Viens, on va faire un tour, ça nous changera les idées. J'ai regardé Colin. Bien en face. Comme pour lui dire que rien ne pouvait me faire aller mieux. Il m'a souri et j'ai vu. Pour lui, c'était déjà en train de disparaître, il me regardait déjà comme un cadavre appartenant au passé. Il avait entamé son deuil, sans trop de problèmes. Il s'est penché pour m'embrasser sur la joue et je n'ai pas réagi. Il m'a tendu mon blouson, et on est sortis de l'appart. Je me suis demandé comment on allait faire, on avait trois mois de préavis, et c'était inimaginable qu'on vive encore ensemble tout ce temps.

L'air du dehors m'a glacée, printemps de mes deux. On est passés devant un magasin de fleurs. Sur la vitrine, j'ai lu « En mai, fais ce qu'il te plaît », et j'ai eu envie de chialer. Puis j'ai pensé à entamer le magasin à la batte de base-ball. Colin s'est tourné vers moi :

— On va où ?

Au bar, j'ai pensé. On va se prendre des grosses pintes, et oublier toute cette merde. Il y a bien que quand je suis bourrée que je me sens mieux. J'ai répondu :

— Je sais pas. On n'a qu'à marcher.

Il a enfoui son menton sous son écharpe, et j'ai regardé son oreille, sa joue, le début de son cou qui échappait à l'étoffe. J'avais envie d'y

fourrer mon nez. On est arrivés sur la place centrale, il y avait un petit monde, épars, dispersé.

— On va faire un tour de grande roue ?

J'ai failli éclater de rire avant de me rendre compte qu'il demandait ça sérieusement. D'un ton enjoué qui sonnait faux, il a enchaîné:

— Allez, je t'invite.

J'ai rien dit, et on a rejoint la queue devant l'attraction, qui se composait de trois personnes. Colin n'aimait pas ce silence :

— T'en as déjà fait ?

— Non.

— Tu vas voir, c'est génial. Là-haut on a une vue superbe.

J'ai fait un petit bruit pour acquiescer, je ne sais pas s'il l'a entendu. C'était notre tour. 7 balles par personne, c'était carrément du vol, mais bon, je me suis dit que c'était bien fait pour lui, après tout il m'avait volé deux ans de ma vie et me laissait tomber comme une merde, alors il pouvait bien raquer un peu.

Les nacelles se sont immobilisées, et on a pris place dans l'une d'entre elles. Les autres personnes étaient déjà installées. On est restés deux-trois minutes à l'arrêt, puis j'ai senti que ça bougeait. Doucement d'abord, comme un tremblement, et la roue a commencé à tourner pour de vrai. La nacelle était complètement instable, nous balançait dans tous les sens, je me suis crispée à la barre en métal qui se trouvait devant moi.

Ne pas crier. Ne pas lui montrer que tu as peur. Que tu as peur de tout. Vous passez un bon moment, il doit se rendre compte qu'il fait une erreur. Qu'il ne peut pas me quitter.

On arrive enfin tout en haut et la machine s'immobilise.

Putain de vertige.

Colin est tout à fait enthousiaste :

— T'as vu comme c'est beau ! On voit toute la ville, putain !

J'avale difficilement. Mon estomac brouillé, je sens que ça remonte dans l'œsophage.

Ne pas regarder en bas. Ne pas penser.

J'ai envie qu'il me touche, qu'il me serre la main, qu'il me caresse la nuque. J'ai envie qu'il m'embrasse dans le cou.

La grande roue se remet en marche. On redescend et c'est pire que tout ce qu'on a vécu depuis le début. L'impression de disparaître dans le décor, qu'on va être propulsés à l'extérieur de cette merde qui ne tient pas la route, qui peut s'effondrer à tout moment. Je regarde la structure, et elle me paraît tellement fragile. Ce n'est pas solide. C'est dangereux. On arrive en bas, et je me lève pour sortir. Colin m'attrape le bras :

— Eh mais non, il y a trois tours en tout !

Je déglutis. Trois putains de tours.

On recommence l'ascension.

Mon ventre n'est plus qu'un nœud. Bousillé. Pillé.

Et après ça, quoi ? Si on survit à ce monstre de ferraille, qu'est-ce que je vais faire ?

J'ai froid partout.

J'aimerais être drôle, dire une bonne blague bien sentie qui lui fasse partir la tête en arrière. Qu'il se tape le cul sur le siège, riant aux larmes.

Je suis vide.

Je suis

complètement

vide.

On arrive à nouveau au sommet. L'air me pique les yeux et je sens les larmes monter.

Ressaisis-toi putain.

Je lance :

— C'est marrant quand même. On a vécu deux ans ensemble, on a pensé qu'on pouvait compter l'un sur l'autre, et on va redevenir de parfaits inconnus.

Il ne me regarde même pas.

Je le hais.

Je pense que je pourrais, là, maintenant, le faire passer par-dessus bord, on est à quoi, vingt mètres, il ferait une sacrée chute, il mourrait sûrement sur le coup, et on aurait enfin une bonne raison d'être séparés.

Pourquoi on fait semblant comme ça ?

Et pourquoi il dit rien ?

Et si je sautais moi, plutôt que de le pousser ?

Il ne m'oublierait jamais, penserait à moi toute sa vie.

***

J'ai prétexté un mal de tête dû aux hauteurs vertigineuses qu'on venait de braver. Colin m'a dit qu'il devait passer chez Seb. Je n'en ai pas cru un mot mais je n'ai rien dit.

Je rentre à l'appart.

Chez « nous ».

Je fume un joint.

J'aime Colin.

Je me dis que je peux forcer le destin. Tout du moins essayer.

Je repense à un truc à la con.

Je cherche dans une des piles de bouquins et trouve *Magie magie*. Au sommaire, p.74 : *Le Philtre d'Amour*.

Il me faut six bougies, dont deux roses. Je cherche dans les tiroirs de la cuisine. Je trouve cinq petites blanches, et une rouge. Ça fera l'affaire. Il faut que je trace un cercle avec du sel. Ok. Faire une infusion avec de la valériane et de la lavande. Dans les placards : thym et menthe. Ils disent que les plantes ne sont pas obligatoires. Il faut se détendre. Bon.

J'allume les bougies en cercle autour de moi, et me place au centre du cercle de sel, m'assieds en tailleur. Dans le livre, ils préconisent de faire des incantations, des prières au nom de la déesse Amour, mais ils ne donnent pas vraiment d'exemples. Je me sens un peu conne, mets du temps à me lancer. Je commence :

— Ô... Ô... Déesse...

J'entends la clé tourner dans la serrure. Je me lève d'un bond, Colin est déjà dans la pièce, me regarde, hébété :

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Rien... T'es déjà rentré ?

Il pose son sac, me regarde, méfiant :

— Seb était pas là... Mais qu'est-ce que tu foutais toi ?

Il s'accroupit, désigne mon cercle magique :

— C'est quoi ça ?

— Du sel...

Il lèche son doigt, le passe sur le condiment, goûte :

— Putain ! T'as pris mon *Goma-Sio de la mer* ! Tu sais combien ça coûte ?! Putain mais tu respectes rien, t'es complètement fêlée !

Il ramasse son sac, claque la porte.

Je suis toujours dans le cercle, je m'accroupis et souffle sur les cristaux, qui s'éparpillent dans la pièce. Je m'allonge à plat ventre sur le parquet. Je saisis *Magie magie* d'une main, la bougie rouge de l'autre. Je fais couler la cire sur la couverture. Je tapote avec mon

index. Je prends une autre bougie, et la renverse sur mon bras gauche. C'est agréable, cette chaleur qui ne dure pas. Ce sursaut de douleur éphémère. J'enlève mon T-shirt, me tourne sur le dos. Je prends encore une autre bougie, et fais couler la cire sur mon ventre, sur mes seins.

Pourquoi Colin ne m'a jamais fait ça ?

C'est nouveau. Doux. Agressif. Jouissif.

Je me relève, pleine de cire séchée. Ça craquelle sous mes mouvements. Je trouve un cul de joint dans le cendrier et le rallume.

De mon autre main, je frotte mon ventre pour faire tomber les petits morceaux. Certains s'insèrent dans les interstices du plancher. Je les rassemble en amas. Je vais chercher un couteau dans la cuisine, et les hache en minuscules parts. Je récupère le bocal inscrit « GOMA-SIO DE LA MER BIO », et les verse à l'intérieur. Je referme le couvercle, et secoue de toutes mes forces.

Je souffle sur les autres bougies, restées allumées. Je remets en place le sel, dans le placard de la cuisine.

Sous le lit, je récupère ma valise, et y enfourne des habits et quelques bouquins.

J'enfile mon blouson, passe la porte, descends les escaliers.

Je suis dans la rue. Il reste de la cire sur ma main.

Je me sens bien.

L’annonce

Christian Sinniger

Une triste pluie tombait sur la grisaille du jour tandis que je poussais, ce matin-là, la porte du café de la grand-place.

— Salut Mathieu, ça va ?

Une sempiternelle question que le patron, tourné vers son percolateur, me lançait tous les jours. Lui répondre que ça n’allait pas n’aurait rien changé, aussi hochai-je machinalement la tête tout en attrapant le journal du jour.

— Tiens…

Une tasse fumante apparut dans mon champ de vision alors que je tournais distraitement les premières pages du quotidien.

Non, ça n’allait pas. Et cela n’avait vraiment jamais été.

Quarante années allaient bientôt sonner au clocher de mon existence et le carillonnement ne s’annonçait pas franchement harmonieux. Une succession d’échecs professionnels agrémentés de deux divorces m’avaient inexorablement poussé vers le célibat intensif et le chômage de longue durée. « Débâcle et défaite », tel aurait pu être le titre du film de ma vie.

— T’as vu celle-là ?

Sans m’en rendre compte, j’en étais arrivé à la page des petites annonces et le gros doigt du patron vint se poser sur l’une d’entre

elles : « Échangerais passé prometteur contre avenir incertain ».

La proposition, pour le moins énigmatique, était suivie d'un numéro de téléphone.

— Elle est bizarre, non ?

J'acquiesçai d'un nouveau hochement de tête et attaquai mon café.

— Ah au fait, y a ta femme qu'est passée hier soir. Enfin, ton ex… Elle m'a dit de te donner ça.

Il ouvrit un tiroir et en extirpa une longue enveloppe frappée de l'inquiétant logo du Trésor Public.

— Maintenant qu'ils t'ont retrouvé, ils ne sont pas prêts de te lâcher.

J'attrapai le document et l'enfouis prestement dans une de mes poches.

— Comment tu vas faire ?

— Je ne sais pas… fut ma réponse immédiate. Mais même en y réfléchissant plus longuement je n'aurais sûrement pas pu en formuler de meilleure.

J'avalai mon fond de café, reposai la tasse sur le comptoir puis, tout en me dirigeant vers la sortie, saluai le patron qui se pencha aussitôt sur son petit carnet.

— Faudra quand même que tu penses à moi, un de ces jours ! me lança-t-il alors que sa porte se refermait derrière moi.

La pluie tombait toujours.

Il me sembla soudain, en cet instant précis, que j'étais un peu comme une de ces gouttes ; qu'à force de tomber il faudrait bien que je finisse, moi aussi, par aller m'écraser quelque part.

Pensées et regards noyés dans la même grisaille, je quittai la grand-place et m'engageai dans la première rue venue. Ce fut la rue du Grand

Passage. Une rue sinistre et froide, bordée de longs murs gris que je me mis à longer, sans but précis, courbant le dos sous le lourd chagrin du ciel.

J'avançais ainsi depuis quelques mètres lorsqu'une sonnerie retentit. Surpris, je m'immobilisai et cherchai à en localiser la provenance. J'aperçus bien vite, sur l'autre trottoir, une vieille cabine téléphonique où s'étalaient encore quelques graffitis d'un autre âge. La sonnerie s'en échappait, stridente et saugrenue en cet endroit désert, et résonnait comme une plainte absurde par-dessus le clapotis des gouttes.

Je traversai et m'approchai timidement du combiné. Personne autour de moi n'accourait pour répondre. Seul, à quelques pas, perché sur les vestiges d'un antique panneau publicitaire, un corbeau famélique m'observait d'un œil morne et luisant.

Hésitant, je levai une main vers l'appareil et jetai encore un regard vers la rue : mis à part le corbeau, toujours rien ni personne. Mû par je ne sais quel relent de curiosité, je décidai de répondre et posai ma main sur le combiné.

Au même instant, la sonnerie s'arrêta.

Quelques secondes inutiles basculèrent dans l'oubli tandis que je restais planté là, stupide et dégoulinant de pluie, figé dans le désarroi d'une nouvelle déconvenue. Plus loin, sans doute pour saluer le retour du silence et ma déconfiture, l'oiseau noir poussa son cri lugubre et s'envola dans un froissement de plumes. Machinalement, je le suivis des yeux et le regardai disparaître, happé par la morosité du ciel.

C'est alors que les mots de l'annonce énigmatique surgirent dans mon esprit fatigué : « Échangerais passé prometteur contre avenir incertain ». Les chiffres du numéro de téléphone qui les accompagnaient surgirent à leur tour, clairs et nets, comme s'ils

s’étaient inscrits malgré moi dans les décombres de ma mémoire. Ma main fila aussitôt vers la poche où je savais trouver le solde de toute ma fortune. Quelques pièces tintèrent sous mes doigts. J’en attrapai une, décrochai le combiné, attendis la tonalité, glissai la pièce dans la fente de l’appareil et composai le numéro d’un index fébrile. Une cascade de signaux électroniques retentit aussitôt puis une première sonnerie grésilla dans l’écouteur.

Ce fut la seule.

Quelqu’un quelque part venait de décrocher.

— Allô… ? fis-je d’une voix timide.

— C’est au numéro 1 de la rue du Grand Passage, répondit une voix légèrement chevrotante. « Au dernier étage. »

Puis on coupa la communication.

Interloqué, tant par la brièveté de l’échange que par les informations qu’il contenait, je raccrochai et tournai machinalement mon regard vers la rue. Je découvris alors, à quelques mètres, sur le trottoir par lequel j’étais arrivé, le porche d’une imposante entrée. Surpris de ne pas l’avoir remarqué lors de mon tout récent passage, je retraversai et parcourus rapidement la maigre distance qui m’en séparait. Une double porte, sculptée de motifs étranges, s’élevait maintenant devant moi. D’une main hésitante, j’en poussai doucement l’un des deux battants qui s’ouvrit sur la pénombre d’un couloir. Tout au bout, j’aperçus quelques marches, éclairées de faibles lueurs orangées. Le cœur battant d’un mélange d’appréhension et de curiosité, je m’avançai vers elles et me retrouvai très vite au pied d’un gigantesque escalier. Lentement, je m’y engageai et, les marches succédant aux marches, me lançai dans son ascension. Je le gravis ainsi, durant de longues minutes, sans qu’aucun palier ne vienne en interrompre la monotonie, et sans que je puisse, à aucun moment, en

discerner la fin.

L’escalier semblait s’élever infiniment vers les hauteurs improbables d’un invisible sommet.

Et puis, soudain, le contour d’une porte se dessina au-dessus d’une volée de marches que je grimpai dans un ultime effort.

Le souffle court, immobile, j’hésitai un instant devant ce qui semblait être la dernière étape d’un étrange rendez-vous. Puis, me décidant enfin, je levai une main vers la porte et y donnai trois petits coups brefs…

Le vieillard qui vint m’ouvrir ne m’apparut pas franchement comme un inconnu et, durant les quelques secondes où nous restâmes ainsi à nous dévisager sur le pas de sa porte, j’eus la désagréable et fugitive impression d’avoir déjà vécu cet instant.

— Entrez, jeune homme, entrez !

Le timbre de sa voix me parut lui aussi curieusement familier, tout comme le décor de la pièce où j’entrai à mon tour. M’ayant pris par le bras, le vieil homme me guida fermement jusqu’à l’unique fauteuil qui trônait derrière un vaste bureau.

— Asseyez-vous, asseyez-vous...

J’obtempérai sans rien dire, impressionné et surpris d’occuper si rapidement la place du maître de maison. De lourds rideaux de velours rouges encadraient majestueusement la porte par où j’étais entré. Ils semblaient ajouter à l’ambiance, déjà pesante et feutrée, comme une note mystérieuse et théâtrale. Dans un coin, une imposante horloge s’activait à ponctuer l’étrangeté du moment.

— Vous venez pour l’annonce n’est-ce pas ? me lança le vieillard, un index tordu pointé vers mon visage.

— Oui, mais...

— Non, non, non, jeune homme. Plus de mais ! Plus de mais, ni de jamais ni de toujours... ajouta-t-il en se penchant vers moi. Et il resta ainsi, à me scruter quelques secondes, d'un regard pénétrant. Puis, regagnant à petits pas le devant du bureau, il poussa dans ma direction le livre qui s'y trouvait posé.

— Tenez... je venais tout juste de le terminer lorsque vos coups à ma porte m'ont fait sursauter. À mon âge, mêmes attendues, les visites sont toujours des surprises, me dit-il en m'adressant un regard complice.

— Vous devriez y jeter un coup d'œil. Je suis sûr que sa lecture vous fera le plus grand bien, continua-t-il en agitant le même index vers l'ouvrage.

Obéissant à son invitation, je pris le livre et le posai sur mes genoux.

Son titre était l'énoncé même de l'annonce qui m'avait intrigué et conduit jusqu'ici : « Échangerais passé prometteur contre avenir incertain. »

Cédant à la curiosité, j'ouvris le livre…

« Voici, ami lecteur, le récit de l'incroyable et trépidante existence de Mathieu Chardonnet. »

Cette première phrase me cloua littéralement sur mon siège. Elle m'annonçait comme étant le héros de tout ce qui allait suivre.

Subjugué, je me lançai dans les phrases suivantes avec la frénésie d'un lecteur affamé. L'existence que j'y découvris n'était en rien conforme à celle que j'avais vécue. Elle me prêtait au contraire un destin hors du commun, où une suite d'aventures palpitantes, tant amoureuses que professionnelles, faisaient de moi l'homme riche et comblé que j'aurais tant voulu être. Sans plus me soucier du temps, ni du vieillard, je dévorai littéralement chaque ligne, suivant le héros,

c’est à dire « moi », dans son extraordinaire épopée.

J’en étais aux dernières pages, celles où se profilait enfin le dénouement d’une mystérieuse rencontre, lorsque trois petits coups brefs furent donnés à la porte. Surpris, je mis quelques secondes à retrouver mes esprits et relevai vivement la tête. J’attendis. Rien. Seul le silence et le tic-tac de l’imposante horloge m’enveloppaient tout entier.

Me tournant vers le rythme obsédant du lourd balancier et levant les yeux vers le cadran, je constatai alors que l’heure du rendez-vous venait tout juste de s’afficher. Soucieux de ne pas faire attendre le visiteur, je reposai l’ouvrage sur le bureau et, sans doute engourdi d’être resté longuement assis, me levai avec difficulté. La jambe un peu traînante, je claudiquai jusqu’à la porte.

Le jeune homme à qui je vins ouvrir ne m’apparut pas franchement comme un inconnu et, durant les quelques secondes où nous restâmes ainsi, à nous dévisager sur le pas de la porte, j’eus la désagréable et fugitive impression d’avoir déjà vécu cet instant.

— Entrez, jeune homme, entrez ! lui fis-je en l’entraînant vers le bureau où l’attendait déjà le livre d’une autre vie…

Évier héro

Thierry Y. Alves

Winter's asleep at my window
Cold wind waits at my door
Sixto Rodriguez

Il est un peu tard quand on rentre du chantier le soir, au milieu de l'hiver. Quelle que soit l'heure, c'est toujours une de trop à se coltiner sur la colonne vertébrale, une qui travaille la moelle au rabot et te confectionne un dos en planche vermoulue pleine de clous plantés jusqu'à la garde. On jurerait parfois entendre des miettes d'articulations en sale état tomber sur le chemin du retour, quand la pluie dégouline boueuse sur le bitume défoncé d'une ville presque fantôme. Le tout contre un chèque dérisoire à la fin du mois, qu'on encaisse avec une sensation de règles douloureuses dans l'estomac.

J'ai l'âge des premières gouttes de pisse dans le caleçon. L'âge où il ne vient plus à l'idée de s'en faire pour ça. Juste un vieil homme trop abîmé pour s'abstenir de faire le mort, éclopé résigné dans sa cabane à crédit après une journée de trime, un comme on en voit rôder tous les jours en bleu de travail, les godasses pleines de ciment séché, les mains esquintées de gerçures pour gagner à peine de quoi vivre

jusqu'au lendemain, les rêves d'enfant dans le grenier avec les jouets cassés et les saisons où le ciel laissait encore passer un peu de lumière. Un anonyme de force parmi d'autres « pas grand-chose » échoués sur des rives pénibles de sueur et de muscles douloureux au moment d'aller se pieuter après s'être enfilé une boîte de haricots rouges en conserve.

La plomberie est mon quotidien par défaut, elle se transmet de père en fils depuis l'invention de la chasse d'eau, je n'avais pas coûté cher en conseiller d'orientation, la voie de garage était toute tracée. À quatorze ans, j'en savais déjà plus sur les tuyaux que le major de promotion du CAP Plomberie. *Fingers* puant les restes de pisse *in the nose*. Une vie d'échine courbée par nécessité, une routine faite d'excréments coincés dans les conduits d'évacuation et d'éviers bouchés par des restes de barbaque. Au début, j'allais puiser l'enthousiasme dans la perspective de quadras en nuisette à quatre heures de l'après-midi, qui m'enfourcheraient d'autorité en l'absence d'un mari parti gagner de quoi payer les études du gosse et les deux semaines d'été à la Grande Motte, ainsi que je l'avais appris en étudiant des films de chatte très sérieux. Mais je n'avais eu droit qu'à tout un assortiment de mères de famille épuisées, trop résignées pour se souvenir être sexuées, de près ou de loin. Quand ce n'était pas le mari qui se plantait derrière moi en commentant mon étrange façon de m'y prendre. Et quand bien même, toutes ces femmes auraient-elles voulu s'envoyer un descendant d'espingouins cradingue et malodorant ? Qui aurait voulu d'un Julio Iglesias mal torché, la peau imbibée par des litres et des litres d'eau de chiottes ?

***

Je n'ai pas souri après avoir raccroché le téléphone. Le type s'attendait à ce que je saute au plafond ou que sais-je, un de ces trucs insensés qu'on s'autorise après avoir fait main basse sur les six bons numéros. L'idée que j'en aie. L'inconnu au bout du fil n'avait pas un accent espagnol à couper au couteau, non, c'était un accent qu'on pouvait à peine ébrécher à la tronçonneuse. Avec ce quelque chose dans la voix qui t'incite d'emblée à fouiller tes lointains souvenirs à la recherche d'une affaire de drogue ayant mal tourné. Apparemment, on me court après depuis trente ans, d'un bout à l'autre du continent américain : pas quelque rancunier du Cartel, mais des groupies, par brouettes entières. Et le gars a dit « groupies » comme il aurait dit « apôtres de Raël ». Ouais, on m'avait cherché partout depuis tout ce temps, on avait fini par me croire mort et m'enterrer quelque part. Et qu'est-ce que j'avais bien pu branler *madre de dios* ?

Ce que j'avais branlé, *el gringo*, j'étais rentré de Californie, la queue basse et le moral à l'étage du dessous. Un retour à la case départ vers un trou du cul profond au milieu de la montagne, et que personne ne s'avise de songer à essayer de me faire chier. J'avais revendu ma guitare pour me payer le billet et tiré un rideau sur toute cette histoire qui avait démarré lorsque j'avais vingt ans, croupissant dans un clapier quelque part en pleine Lozère, jeune cul-terreux rêvant d'Amérique sixties, finissant par embarquer sur un vieux cargo avec sac à dos, guitare et va savoir combien d'autres poncifs dans les poches, direction San Francisco. Le parcours classique de l'époque : la manche en veste de laine miteuse lors de matins frileux, les bars à binoclards sur Fillmore St, puis le contrat d'enregistrement signé sans un putain de semblant d'avocat à la ronde. Quand le disque était sorti, le dernier train du *flower power* avait déjà quitté la gare depuis sacrément belle lurette. Mes chansons se voulaient dans l'air du temps, mais l'air du

temps, Charles Manson venait de le faire tourner à l'orage, et j'avais vite pigé qu'il allait s'avérer difficile d'exister à l'ombre du cadavre de Sharon Tate. Alors j'avais quitté l'*home of the brave* avant l'expiration de ma carte verte. Quelques années plus tard, sans trop qu'on sache comment, une de mes chansons était devenue l'hymne des opposants au régime de Videla, en Argentine, à la fin des années 70. Ma carrière avait décollé, mais je n'étais plus à bord depuis longtemps déjà. N'ayant pas reçu le moindre centime de royalties, j'avais passé ma vie à m'enfiler de fortes doses d'amiante en ignorant que l'équivalent d'un 7-7-7 tombait chaque jour pour moi à huit heures d'avion d'ici. Puis internet et la bande à Snowden s'étaient pointés, il leur avait fallu cinq minutes montre en main pour venir me chatouiller la peau du cul. Je n'avais qu'un mot à dire et ciao la caisse à outils, la limaille de fer et les odeurs poussiéreuses du chantier. « Merde », ça irait ?

***

Il est toujours un peu tard quand on monte sur scène à plus de soixante-dix ans. On me paie le voyage deux fois par an pour aller pousser la chansonnette dans toute l'Amérique du Sud. Et pas dans un coin mal éclairé au fond d'un bar à tapas, plutôt des salles immenses moquettées de frais, habituellement réservées aux têtes d'affiche qui se trimballent des semi-remorques ras la gueule de matos et de larbins. Un laissé pour compte presque laissé pour mort, qui ressurgit soudain dans un endroit où il n'a rien à foutre à priori, ça ressemble à une mauvaise histoire que les férus de maladies orphelines se refilent à tour de bras sur Facebook. Qu'à cela ne tienne, « *Buenas noches les chicanos* », ça me change un peu des « c'est rien, c'est le calcaire madame, mais par contre on va pas baiser, n'est-ce pas ? »



Le grand départ

Marianne Desroziers

Aussi loin que j'me souvienne et tout l'monde dit que j'ai une mémoire d'éléphant j'ai toujours voulu partir d'ici. Ici je m'ennuie comme un rat mort. Il n'y a rien à foutre dans ce patelin sauf rêver de partir. J'sais pas comment font les autres pour tenir le coup. Bon j'ai bien ma p'tite idée quand même. Y en a qui tapent dans la *gourdasse* d'autres qui carburent aux *médocs* sans parler des toxicos, des accrocs de la télé et d'internet j'en passe et des meilleures. Moi j'préfère éviter toutes ces saloperies. Surtout que j'suis qu'une gamine. Les autres gosses ici sont des débiles profonds pour la majorité. Ils passent leur temps à se bousiller la cervelle avec des jeux vidéos et à se bousiller le reste au rugby foot basket. Moi je déteste le sport. C'est idiot le sport. Courir après un ballon pour le chourer à l'adversaire c'est vraiment nul. La seule activité physique qui m'plaît c'est marcher. Je marche des heures dans la campagne à côté du foyer. Ça m'aide à réfléchir, à rêver. J'donne du pain aux chevaux, j'dis salut aux papillons, j'écoute les piafs chanter, j'regarde le zef dans les arbres. J'fais ma poète quoi. Des fois même j'écris des trucs sur des carnets. Alors ils m'cherchent ils m'engueulent me traitent de fugueuse. On n'a plus le droit d'aller s'promener ? C'est la prison alors ici ? Ils détestent quand j'dis ça les éduc' ça leur met les nerfs en pelote. J'aime bien énerver les gens les

provoquer. Ils ont besoin d'être secoués pour comprendre les choses. Ce qu'j'aime surtout c'est lire des bouquins avec de l'aventure de l'action et des sentiments aussi... On n'est pas des chiens bordel ! Au foyer j'ai une belle collec' de livres que j'ai piqués dans les librairies bouquineries bibliothèques ou chez des particuliers. Voler c'est comme un jeu. J'sais pas comment expliquer ça mais ça m'excite vachement. C'est pas des vols avec préméditation, j'prévois pas l'truc. C'est juste qu'à un moment, le livre est là, y m'tend les bras et j'peux pas faire autrement qu'le prendre et le mettre dans mon sac. J'ai un grand sac, une besace, c'est bien pratique pour piquer des trucs. Les instants où je chourre un objet tout le reste de ma vie s'efface tout se concentre dans ces quelques secondes où j'fais le coup. J'crois qu'c'est pour ça que j'le fais. Ça m'aide à oublier. J'ai envie d'me casser tailler la route foutre le camp le plus loin possible sans m'retourner. À part mon oncle qui m'fait marrer à raconter des histoires pas possibles j'regretterai personne même pas ma mère ni mon père. Faut dire qu'pour le père c'est facile j'le connais pas. Y m'connaît pas non plus vous m'direz. « Née de père inconnu » la classe, non ? Ça fait personnage de bande dessinée. Quand j'serai grande j'serai aventurière ou auteur de B.D. Les deux p't-être bien. Mon oncle Aldo sera un de mes héros. Un peu rital un peu gitan moitié forain moitié voyou qu'a fait d'la *zonzon* qu'est polygame qu'à une bague à tous les doigts une grosse chaîne en or autour du cou et une gourmette qu'est pas à son nom. J'l'ai dessiné déjà sur mon cahier. J'lui ai montré il a dit que c'était super ressemblant qu'j'étais douée qu'y fallait que j'continue. Qu'un jour j'serai célèbre. J'essaie de m'dire qu'il a raison Aldo. Faut qu' j'arrive à filer à l'anglaise *rapido*. Sinon, ça f'ra pas un pli : j'serai coiffeuse ou caissière. Ou mère au foyer avec deux ou trois chiards dans les pattes toute la journée comme

les bonnes femmes du coin. C'est pas jouasse comme destin vous avouerez.

J'partirai à cheval par un beau matin de printemps. J'ai mon propre canasson figurez-vous. Je dis « je » mais je devrais dire « nous » car j'ne suis pas seule on est plusieurs à l'intérieur. C'est pas des bobards moi j'dis qu'la vérité. J'ai entendu la psy le dire à mon éduc'. Elle lui a dit aussi qu'il fallait être très patient avec moi. Elle devrait dire ça à ma mère j'la vois tous les 36 du mois. Et c'est pas plus mal remarque. Elle est paumée ma mère. Elle est pas stable. Elle est toujours entre deux jules deux boulots deux apparts. C'est pas de sa faute la pauvre mais c'est pas comme ça qu'on élève une gosse même si j'suis plus tout à fait une gosse et que j'peux m'élever toute seule. J'vais avoir 12 ans la semaine prochaine. Y a des pays où les filles de cet âge sont mariées et travaillent. Bref, j'ai été placée pour défaut de soins. J'vis en foyer ou dans une famille d'accueil depuis que j'ai trois ans. J'en ai fait un paquet d'familles d'accueil. Ces gens-là sont censés s'occuper de nous mais la plupart faut voir les *cas soc'* que c'est. Ça picole ça fume de l'herbe ça tabasse sa grosse ça tripote ses gosses et ça veut éduquer ceux des autres. Non merci. Me demandez pas c'qu'ils foutent à la protection d'l'enfance j'en ai aucune idée. En tout cas c'qu'est sûr c'est qu'les gosses ils les protègent pas assez. J'ai pas envie d'attendre qu'un fonctionnaire se bouge le derche pour m'protéger j'vais m'démerder par moi-même comme une grande. J'préfère me tailler avec mon alezan pour voir si c'est mieux ailleurs. Ça peut pas être pire de toute façon. J'ai rien à perdre. C'est l'avantage d'avoir une vie de merde. J'ai pas envie de m' plaindre. J'aime pas apitoyer et faire chialer la ménagère de moins de 50 piges dans les chaumières. Mais quand même faut que j'crache le morceau. Sinon ça va m'bouffer

d'l'intérieur comme une sale maladie. Ça va m'ronger les boyaux. Le mal envahira tout le corps. Ça fera des métastases partout où ça peut. Ça finira par me tuer. Y restera de moi qu'une petite carcasse desséchée ridicule. On m'retrouvera dans la campagne au pied d'un arbre où j'aurai attaché mon cheval Balthazar. J'serai pas belle à voir. Dans la dernière famille où j'étais placée le fils m'a touchée il m'a tripotée. C'était un mercredi y avait qu'nous à la maison il en a profité l'ordure. Il a quatre ans de plus que moi et il fait deux têtes et au moins 20 kilos de plus il est costaud le salaud ! Je me suis défendue comme j'ai pu j'l'ai mordu au sang. Enfin pas moi pas Lolita mais l'autre qui est en moi. Elle n'a pas de nom à part peut-être la Sauvage. C'est toujours la Sauvage qui m'aide à m'en sortir quand je suis en danger. Heureusement qu'elle est là ! Je ferais comment sans elle ? J'ai personne pour me protéger moi j'suis pas une petite bourge'. Le connard a fini par m'lâcher mais il a eu le temps de me faire mal j'ai saigné. Depuis je suis sale. J'arrête pas de m'laver mais je reste salie. J'en ai parlé à personne. On va encore dire que c'est ma faute comme d'habitude que j'ai dû le provoquer. D'ailleurs quand sa mère lui a demandé qu'est-ce qu'il avait au bras il m'a regardée avec un sourire en coin et a dit qu'une sale bête l'avait attaqué. J'suis sûre qu'elle a pigé sa daronne. Elle a rien dit elle a fermé sa gueule. Comme tout l'monde, ils ferment tous leur gueule tout l'temps. C'est l'indifférence qui tue. Alors moi aussi j'préfère fermer mon clapet et m'tirer. J'ai rien à attendre d'ces gens-là. S'ils prennent des gamins de la DDASS c'est pas par gentillesse faut pas croire c'est pour le pognon. Ils nous mettent dans un coin nous nourrissent un minimum lavent de temps en temps nos fringues et empochent le flouze. C'est pépère comme job famille d'accueil. Moins crevant qu'aller bosser à l'usine ou au supermarché. Et puis c'est un boulot d'avenir y aura toujours des

gamins placés y aura toujours des parents dans la misère des qui savent pas s'occuper de leur gosses ou des pervers qui leur font subir les pires dégueulasseries pour s'amuser se défouler d'leurs frustrations d'la journée. Des tordus c'est pas c'qui manque. C'est plutôt des gens bien qui manquent de par chez nous. Faut qu'j'aille voir ailleurs comment c'est pour en avoir le coeur net. J'prendrai le minimum faut pas s'encombrer faut voyager léger. Un pantalon un pull trois culottes ça suffira. Mon cahier et mon stylo ça c'est vital ! J'écris depuis que j'sais écrire. J'devais avoir 5 ans. J'ai appris pour ainsi dire toute seule en déchiffrant tout ce qui m'tombait sous la main paquet de céréales bouteilles de lait boîte de conserves. Du coup j'avais un vocabulaire développé par rapport aux autres marmots. J'connaissais ces mots comme colorants glutamate huile de palme hydrogénée additifs. Pour faire plaisir aux instits faut dire que c'est grâce à elles mais l'école c'est plus du gardiennage qu'autre chose. On est toujours obligé d'attendre ceux qui traînent la patte du coup faut pas s'étonner si l'niveau baisse. Qu'est-ce que j'ai pu me faire chier à l'école. J'avais beau regarder par la fenêtre le temps ce saligaud voulait pas passer rien à faire les aiguilles de la pendule au-dessus du tableau avançaient comme des escargots. C'est pour ça que j'veux plus jamais y foutre les pieds. Pas besoin d'l'école j'veux apprendre par moi-même. L'école de la vie, c'est pas fait pour les chiens que j'sache. C'est là qu'on apprend l'mieux. C'est ce que dit oncle Aldo. Il dit écoute-moi Lolita l'école de la vie y a qu'ça d'vrai perds pas ton temps à l'école ça sert rien qu'à faire des chômeurs diplômés. Pour commencer on va aller aux *States* mon canasson et nous. On espère qu'ils lui laisseront prendre le bateau. Hors de question qu'on laisse Balthazar on partira pas sans lui plutôt crever. C'est notre seul ami en ce monde. C'est une partie de nous notre Balthazar. Le grand départ c'est pour demain.

C'est pas encore le printemps mais j'peux plus attendre c'est trop dur de rester là. Ils me font une vie infernale tous ces cons. J'ai fait mon sac j'ai brossé Balthazar. C'est décidé on part demain. La Sauvage est d'accord plutôt deux fois qu'une. J'crois bien qu'c'est elle qui m'pousse. La journée elle la met en veilleuse sauf si on m'attaque et que j'dois m'défendre. Mais la nuit quand je suis couchée dans mon lit elle me parle à l'oreille. Elle me dit de partir au plus vite, d'aller voir le monde. Elle me dit aussi de revenir plus tard et de faire un carnage. De les buter tous avec un flingue. La famille d'accueil les éducs les gamins qui me harcèlent depuis des mois. Là j'sais pas j'hésite partir oui mais refroidir tout l'monde c'est pas la même. J'ai pas envie d'finir au gnouf.

Ce matin, je m'suis levée tôt. J'ai trouvé Balthazar couché par terre, sur le sol de la chambre. Y bougeait plus. J'ai caressé son pelage si doux et j'ai compté ses taches. Y en avait 28 sur le côté gauche. J'pouvais pas voir l'autre côté *because* il était couché dessus. Je m'suis allongée contre son flanc. J'ai pleuré pour la première fois de ma vie. Y a plus qu'à dormir. Avec notre cheval mort, on n'ira pas plus loin.

Shopping orgasme

Paul Sunderland

Le caniche enragé se prend du 11.43 dans la gueule. Son crâne de canidé mutant explose sous l'impact, puis j'en profite pour nettoyer la vieille au maquillage radioactif qui m'a lâché le clébard dessus. Une balle dans le buffet : vise le plus large pour immobiliser. Termine à la tête. Cours. Changement de chargeur et on n'en profite pas pour s'arrêter au rayon slips-chaussettes. J'ai déjà tout ce dont j'ai besoin, sans compter les vigiles aux fesses. Mission accomplie, de toute manière : j'ai trouvé les petites culottes à fleurs que ma chérie, immobilisée par une sale bronchite, me réclamait.

Ma chérie ne s'épile pas le pubis : tous les médecins encore en vie vous diront que c'est bon pour la santé car les poils de cette partie du corps (il en va de même ailleurs) sont de puissantes barrières contre les agressions bactériennes. Et nous, de toute manière, on préfère la baise protohistorique, façon Woodstock. On a horreur de ces épilations qui transforment les gonzesses en gamines mal développées.

Ses poils vont dépasser de cette culotte que je trimballe dans mon sac à dos. Ça m'excite d'avance.

Devant. Tir de barrage. *Duck*. À terre, roulé-boulé (roulez bourrés, flinguez en beauté) derrière les cravates, pas de notaires, hein. Pas encore, ma chérie. Je vais encore attendre un peu avant que tu m'offres ma cravate de notaire. Pour l'instant, je me trouve derrière des modèles bien plus sinistres, aux couleurs enténébrées, pour seigneurs au chômage des étages supérieurs. Ne reste pas immobile, évite les glaces et les surfaces réfléchissantes. Alarme. Panique. Rage citoyenne. J'envoie une balle dans la tête du vigile qui me fait face. Au voleur. Les mutants du centre commercial ont fini par me repérer malgré mon maquillage *dayglow*. J'ai quand même tenu quelques minutes de plus que ce que j'avais initialement escompté. Mais dans mon dos. Ne reste pas immobile. Vendeuse armée de ciseaux. Pas abîmer ma besace, avec dedans les culottes de ma chérie.

Je me prendrais bien un ou deux lots de chaussettes en soldes, cela dit.

Slash, elle me manque, *slash* dans l'autre sens. Clé au bras que je lui démonte. Elle hurle comme une *banshee* mais c'est elle qui crève sous le tir d'un autre membre de la sécurité. Merci, chère amie, vous fûtes un admirable bouclier non-humain. Retrait vers le bac à chaussettes. Ça va, ils ont encore du 39-42 à coton majoritaire. Dans le sac. Mais il est temps de partir. Ne t'attarde pas dans le même endroit, ce serait affaiblir ta position. Vingt-quatre heures de la vie d'un survivant. Que Dieu bénisse ces ICBM qui explosèrent sur la ville, à la génération d'avant. Quelle rupture bienvenue dans la monotonie occidentale. On n'en pouvait plus. Je n'étais pas encore né, à l'époque, mais j'imagine très bien. Les contaminés, parents et descendants, ont été, ou sont des spécimens qui valent le déplacement. Ils se distinguent

par une nette tendance à vouloir massacrer les gens sains, qu'ils prennent pour des malades. Comme ma chérie, moi et quelques autres, planqués çà et là.

L'industrie a repris, c'est bien. Surtout quand je la détourne discrètement pour me payer un joli petit Glock 18 et tout l'attirail. Sinon, quand j'ai un peu de temps libre, je fabrique aussi des Mills 36M, comme pendant la Deuxième. J'en balance justement une vers l'escalator, ce qui me permet de supprimer quatre personnes d'un coup. Voie dégagée mais pas franchement en toute discrétion. Il faut que je rejoigne une autre porte de service que celle que j'ai d'abord utilisée pour entrer incognito dans ce centre.

Poids, soudain, au mollet gauche. Môme, trafiqué aux rayons de la mort, veut me mordre. Ah mais surtout pas, surtout pas. Une seconde après, sa cervelle gicle sur une grande vitre. Mine de rien, j'ai perdu un peu de temps et pour la porte de service, ça s'annonce mal, en définitive.

Pourquoi disent-ils tous, depuis des mois, que je suis malade ? Que c'est moi, en réalité, qui ne vais pas bien ? Parce que c'est une tentative de manipulation. C'est évident. Je vais me retrouver avec la ville entière sur les *endosses*, si ça continue. Dans l'allée du centre, ça rameute grave et je vais devoir troquer le Glock contre le Heckler & Koch.

J'ai hâte de voir ma chérie avec ses nouvelles culottes et ses poils qui dépassent.

J'ai trouvé un autre point de passage. L'ancienne discothèque en sous-sol. Tir de semonce vers la foule en train de se constituer derrière moi. Escalier en colimaçon, porte verrouillée dont je fais sèchement sauter la protection. Dedans, personne, piste abandonnée, siège renversés, toiles d'araignées, bar vide. Vide de boissons mais c'est une excellente nouvelle : à la place des bouteilles d'usage, je découvre que la pharmacie d'à côté utilise le local pour entreposer des bonbonnes d'oxygène médical.

Porte sur le fond. J'ouvre. La voie est libre. J'attends quelques instants, pas trop car du monde se décide à dévaler l'escalier.

J'ai pris des chaussettes noires et anthracite parce que j'ai des goûts sobres. (Mon noir et mon anthracite à *mouah* ne sont pas enténébrés.) L'important, c'est qu'elles soient en coton ou laine majoritaires. C'est meilleur pour les pieds. Si j'avais pris des cravates, tout à l'heure, c'est pareil, mon choix se serait porté sur des teintes sombres et unies. Ils avaient l'air d'avoir des polos et des chemisettes pas mal mais je n'ai pas eu le temps d'approfondir la question. Il faudra que je trouve le moyen d'y retourner. Ou alors c'est ma chérie qui choisira pour moi (elle connaît bien mes préférences). Au niveau de la bouffe, on est parés. On se fait nos listes, tout ça, très sérieusement. Nos déplacements sont organisés à la perfection. On aime bien faire ça dans le calme, sans violence. La plupart du temps, ça marche, on ne se fait pas remarquer. On se déplace cool dans les rayons, on passe tranquillement à la caisse (on règle toujours en espèces mais ils s'en foutent). Cela dit, c'est vrai qu'il existe en nous une part vicieuse qui aime quand on se fait détecter et que ça saigne.

C’est pour cela qu’ils disent que je ne suis pas normal ?

C’est très joli, une explosion d’oxygène. J’avais vu faire ça il y a longtemps, dans un téléfilm. Un astronaute se retrouve naufragé sur une Terre parallèle, de l’autre côté du Soleil ou quelque chose comme ça. Après bien des efforts et une traque menée par les autorités locales, il est sur le point de s’embarquer clandestinement dans une fusée, la fusée qui lui permettrait de rentrer chez lui. Pas de chance, ses adversaires s’interposent. Ils veulent le tuer, comme les autres avec moi. Le seul moyen de se débarrasser d’eux, c’est de tirer dans les réservoirs d’oxygène liquide à côté desquels ils se trouvent. Il y parvient mais, ce faisant, sait qu’il ne peut plus repartir. Chez nous. Et l’histoire s’arrête là.

Le souffle me projette en arrière. Je me rétablis et cours dans un couloir sombre que la lueur des flammes se met soudain à éclairer. Mais je connais le chemin. Je dois juste distancer un gros incendie à mes basques. C’est jouable.

En fait, tout se passe à merveille. Après un savant parcours labyrinthique, je ressors par une vieille canalisation en banlieue nord, près d’un ancien canal, et me retrouve sous un ciel encombré de cendres, mais un peu moins que d’habitude, j’ai l’impression. Les temps changeraient-ils ? Verrons-nous bientôt ces choses belles et lointaines qu’on appelle des étoiles, une fois les derniers nuages dispersés ?

Je voudrais baiser à l’air libre, sans m’occuper des patrouilles et du sempiternel armement à prévoir en cas de sortie. Ça changerait un peu,

même si j'apprécie la castagne.

Je marche dans des herbes hautes. Là, je sais que c'est calme. Dans le pire des cas, je ne trouverai pas de couleuvre à ramener à bouffer en extra mais les *zouigouigouis*, on survit sans...

Encore deux kilomètres, ma chérie, à peu près, avant ton joli petit cul... Je continue de marcher ; le monde, à présent, semble différent et indifférent. C'est moi qui suis malade ?

J'ai oublié de reprendre du pq...

Je le savais... C'est jamais parfait, il faut toujours qu'il y ait quelque chose qui foire, à un niveau ou un autre... Pourtant, elle m'avait dit de reprendre du pq....

So what…

Mireille Disdero

Au fond du café qui fait face au lycée, une vieille femme balaye de la main les souvenirs de sa nuit blanche. *So what*, Miles Davis en sourdine. La porte claque sur la froidure du petit matin. Une grappe de lycéens s'engouffre alors à l'intérieur en gesticulant, tandis que Jésus l'amoché embraye au pastis serré. Regard en biais vers le patron, au comptoir, qui roupille dans l'indifférence.

C'est là que Marie pousse la porte à sept heures trente précises chaque jour, puis commande un expresso en posant son sac. Le cours de philo cassera l'ambiance dans exactement une demi-heure. Marie regarde sa montre car, dans la vie, *croit-elle*, il faut vérifier.

Trois tables plus loin, le prof, anxieux, attend son premier round. Il commencera par Nietzsche et la volonté de puissance, ça les réveillera.

Avec Marie, chaque matin, ils se fixent sans un mot. Pas même bonjour. Pourtant, c'est son élève, non pas la meilleure mais… *La fuite du temps ?* Au cours précédent elle a répondu *L'eau qui coule sous le pont*. Mais avant la première sonnerie du lycée, le prof et Marie se moquent bien de démontrer quoi que ce soit. L'un comme l'une sait que l'autre est là. Chacun vient à cette heure, ici, pour elle, pour lui. Personne jamais n'y fait allusion ; ni le patron qui connaît la chanson, ni la vieille insomniaque qui radote ses rêves avortés sans sommeil,

encore moins Miles Davis, rythmant le jour collé aux vitres du troquet, en face du lycée.

Et dans longtemps, quand ils se seront perdus « dans la foule » comme dans un refrain populaire du siècle d'avant, Marie croisera le vieux prof pour la première fois depuis des années, chez Leclerc, avec son gros caddy. Alors, elle regardera sa montre. Dans la vie il faut vérifier… le temps mort ou celui qui reste.

Elle s'éloignera sans un mot, comme elle l'a toujours fait. Vite. Pressée. Histoire de ne pas se mettre en retard car comprenez bien, dans la vie...

Après, elle aura mal au cœur et se traînera jusqu'à la nuit blanche, s'endormant comme on tombe dans les pommes ou au fond d'un trou. Inanimée.

À travers la silhouette d'un homme tiré du passé comme un champagne foutu, le meilleur pourtant… Marie percevra nettement les accords de Miles Davis, une odeur de café sur les lèvres, un regard qui la fixe et l'adore dans un silence lourd de mots sans avenir.

Comment choisir qui l'on va être ?

Raginel

Il va falloir que je me décide, et vite. Pour un type infoutu de prendre la moindre initiative depuis des années, ça commence à faire beaucoup, en vingt-quatre heures. Tu parles d'un choix ! La fuite, à nouveau, ou la desquamation brutale façon reptile. Y a pas à dire, j'ai le don de m'enfiler dans les culs-de-sac !

***

Le coup de feu est passé. Les amoureux de la douze n'ont pas voulu regarder la carte des desserts. S'ils arrivent à se lâcher les mains, ils prendront sans doute un café. Quoi qu'il en soit, dans dix minutes, il ne restera plus que les flics de la trois et les employés de banque de la neuf qui ne tarderont pas, à leur tour, à venir régler. À moins que son éminence, mon frère, se pointe avec ses collègues de la mairie et me squatte une table, « la huit, s'il te plaît, frangin ! », pendant une bonne heure, ponctuant chacune des phrases qu'il m'adressera d'un clin d'œil faussement complice. Il s'autorisera une remarque sur le coup de peinture à donner aux murs de la grande salle ou sur les ampoules à changer au-dessus du zinc. Il trônera en bout de table, distribuera la parole aux uns, taquinera les autres, s'esclaffera, puis se mettra

soudainement à chuchoter, donnant à sa conversation parfaitement anodine des airs de conspiration. Il me questionnera du regard sur ma consommation d'alcool du jour et, comme un enfant qui jure avoir fait ses devoirs après deux heures passées à jouer sur sa console, je lui ferai signe que tout est sous contrôle. Deux ou trois verres, pas plus. C'est comme ça presque tous les jours, du lundi au samedi, depuis bientôt quinze ans.

***

Quand ma femme est partie, après onze années perdues à attendre qu'un miracle se produise, j'aurais mieux fait de ne pas écouter ceux qui certifiaient que seul le soutien de mes proches parviendrait à me sortir du bourbier dans lequel je me trouvais. Ma mise au vert, les nouvelles sensations dues au sevrage, m'avaient maintenu un temps dans l'illusion qu'un peu de volonté suffirait à goûter les bienfaits des murs capitonnés de la cellule familiale. Foutaise !

***

Je jette un coup d'œil à l'entrée, un torchon posé sur l'épaule. Le soleil baigne la rue d'une clarté crue qui contraste avec le gris taupe du comptoir et le bleu pétrole des murs de la petite salle, côté bistrot. Pas d'Apollon à l'horizon, j'ai le temps de m'en boire un, tranquillement. Je passe derrière le bar et me verse un blanc sec. Même après un litre et demi, je suis encore capable de remplir le verre jusqu'à la gueule sans en mettre une goutte à côté. Pas mal, non ? Mon père aussi picole sévère. Mais lui, ce n'est pas pareil, disent les gens du coin. C'est une figure, presque une légende. Tout le monde sait qui est le père Thivert.

Sa voix grave, éraillée, travaillée à la Lucky Strike et au J&B, ses outrances, ses coups de gueule, font partie du patrimoine du quartier. C'est lui qui tenait le Bon coin avant que je prenne le relais. Il en reste le propriétaire. Je n'en suis que le gérant. Il va passer, lui aussi, vers la fin d'après midi. Il me demandera combien j'ai fait de couverts à midi, si j'ai bien pensé à passer mes commandes, si j'ai téléphoné au type qui doit venir réviser le percolateur depuis trois mois, si je suis au courant des derniers potins du quartier, des fonds de commerce à vendre … Il s'installera à la première table à droite en rentrant, face à la rue. Il boira son pot de rosé, puis ses trois ou quatre whiskys avant de partir rejoindre ma mère à la fermeture de sa boutique de lingerie en haut de la rue principale. J'oubliais ! En partant, il me dira de faire attention : « Surtout, si tu es bourré, fais en sorte que ça ne se voie pas trop. Ne va pas raconter de conneries devant les gens. Ton frère n'a pas besoin que tu lui compliques la vie à l'approche des élections ! ». Message reçu. Promis, Zeus, je continuerai à couler en silence, sans compromettre la mise sur orbite d'Apollon.

***

De deux choses l'une, soit je continue à faire le couillon, je marche dans la combine et j'avise par la suite, soit je pars comme je suis venu, auquel cas, je ne serai pas plus avancé qu'il y a vingt quatre heures mais au moins ne serai-je pas obligé d'endosser un costume trop large pour moi. Pour ça, encore faudrait-il trouver de quoi remplir le réservoir d'essence. Troisième solution, je prends mon courage à deux mains et je déballe toute l'histoire au type en treillis.

***

Les amoureux sont partis. Le gars a insisté pour payer. Ils sont encore en phase ascendante. Dans quelque temps, il acceptera qu'elle paie une fois sur deux, consultera ses mails sur son portable quand elle tardera à choisir son plat. Puis, tôt ou tard, il viendra avec une autre. Il me jettera des regards en coin, un peu gêné. Je lui adresserai un sourire de faux-jeton, histoire de le rassurer. Entre minables, autant se serrer les coudes …

Avec Marie-Hélène, ça fait à peine six mois que ça dure. Une éternité. L'association improbable de deux planches pourries, un radeau condamné au naufrage. Voilà ce que nous sommes. Je n'ai jamais pu lui dire « je t'aime ». Pourtant, d'ordinaire, je mens assez bien. Elle sera là dans cinq minutes. Elle voudra filer un coup de main à la plonge ou au service. Sa gentillesse, son air de chien battu et ses cheveux gras vont rapidement m'agacer. Vaut mieux que je m'en serve un autre.

Juste à temps ! Arrivée triomphale d'Apollon entouré de ses courtisans :

— La huit, s'il te plaît, frangin ! Jamais de surprise avec lui.

— Pas de problème, monsieur le maire !

— Déconne pas, frangin ! Tu vas me porter la poisse ! Maman m'a dit que tu n'avais toujours pas changé les ampoules grillées au-dessus du zinc ? Faudrait quand même y penser !

— J'y pense. Alors, comment va Chantal ? Et les enfants, ils sont en vacances ? Ou comment balancer une vacherie, l'air de rien.

Il est bien incapable de me répondre, vu le temps qu'il consacre aux siens. Seulement, passer pour un père négligeant et un mari absent, ce n'est pas raccord avec l'image qu'il s'échine à diffuser de lui. Il va me faire la gueule. Sûr, il reviendra à la charge à propos des ampoules et

du reste. Son rictus ne trompe pas, il est colère l'Apollon.

***

Je ne pensais pas que ça pouvait exister un endroit pareil. On croirait une réserve amérindienne. Un truc à part, en dehors de l'espace temps. Même les vignettes Panini sur la poubelle à côté de la cuisinière sont d'époque. Lato, Kempes, Rouyer, Bonieck, Zoff … Coupe du monde 78 en Argentine ! Je me rappelle avoir eu l'autorisation de me relever en pleine nuit pour voir la finale ! Les oranges en *loosers* magnifiques …Le frigo aussi, date un peu. Comme les bières éventées qui s'y trouvent. Infectes, à croire qu'elles ont été placées là pour me dégoûter de la picole.

***

Marie-Hélène se pointe au moment où je m'en ressers un petit. Bon, d'accord, pas vraiment plus petit que les précédents. Elle m'embrasse. Elle pue la sueur, comme d'habitude mais aujourd'hui ça ne passe pas. Sitôt arrivée, elle noue un torchon autour de sa taille et commence à vider le lave-vaisselle derrière le bar. Une marotte. Je tente de ne pas relever tous les détails qui m'irritent. Je sens qu'il ne m'en faudrait pas beaucoup pour partir en vrille.

Mon regard croise celui de la secrétaire de mairie. Je sais qu'elle fricote avec Apollon depuis des mois et qu'elle s'apprête à trahir le maire actuel pour favoriser l'avènement de son nouveau dieu. Brune, trente-cinq ans, plutôt mignonne, de jolis yeux, des lèvres fines, une taille marquée et de longues jambes fuselées. Le genre allumeuse discrète mais déterminée. De celles qui pensent se faire épouser et

finissent seules, aigries, condamnées à jalouser les femmes qu'elles ont un temps cru supplanter.

***

Rien qu'à imaginer la tête que ferait Apollon en me voyant là, je me sens moins oppressé. Si je n'avais pas balancé mon portable, en supposant qu'il y ait du réseau dans ce trou, j'enverrais bien au journal local une photo de moi au milieu de ce taudis. J'ajouterais une légende du style : « Le frère de Constant Thivert, alcoolique au dernier degré, décide de tout plaquer sur un coup de sang : histoire d'une descente aux enfers ! ». Sale coup, à deux semaines du premier tour des élections.

***

Elle a le don pour débusquer l'embrouille, Marie-Hélène. Fallait qu'elle mette la main sur cette relance de Bardet, le grossiste en spiritueux. 5000 balles, où veut-il que je les trouve ?

— Tu sais, si tu voulais …

— Ferme-la, tu veux !

— J'ai trois sous de côté … dit-elle, à voix basse, pour ne pas incommoder Apollon.

— Tu peux te les garder. Tu commences sérieusement à m'emmerder, grosse vache ! rétorqué-je, de manière volontairement distincte.

Le poisson est ferré. Apollon et son divertissement libidinal me fusillent d'un même regard outré. Un silence gêné s'installe dans la salle. Je ne peux plus reculer, le moment est venu de porter l'estocade,

de faire voler en éclats le bel ordonnancement ! Courage coco !

— T'as entendu, ce que je viens de te dire ? Lâche-moi la grappe ! Elle me regarde avec ses yeux de cocker. Surtout, ne pas s'attendrir. Je reprends :

— Tu ne comprends pas que je n'en peux plus de ta sale tronche ! La pauvre, j'ai un peu honte mais autant en finir.

— Qu'est-ce qui te prend ? Sa voix se brise comme du verre.

Là, sublime, la divinité locale se dresse comme un I et m'interpelle avec toute la condescendance dont il est capable :

— Ecoute, frangin, cesse de te donner en spectacle comme ça. C'est très gênant… pour tout le monde. Tu ferais mieux de fermer cet après-midi. Tu n'es visiblement pas en état de travailler. Repose-toi. Nous en reparlerons plus tard, avec papa.

***

Le conseil de famille a dû se tenir dans la foulée, ou presque. J'imagine le coup de fil d'Apollon à Zeus, l'un ou l'autre allant cueillir ma mère à la sortie de son magasin avant que tout ce petit monde ne décide de mon sort devant un verre de blanc, moelleux, c'est plus chic. La grande question : comment éloigner le pesteux suffisamment longtemps pour ne pas compromettre le résultat du scrutin, sans toutefois donner cours aux spéculations qui suivraient immanquablement la fermeture du Bon coin. Réponse : aux mêmes maux les mêmes remèdes. Comme la première fois, il y a deux ans, on m'expédie en cure de désintoxication, loin d'ici, dans un endroit discret, et on dégotte quelqu'un pour prendre le relais derrière le zinc. Rien d'insurmontable, sauf que …

***

L'aréopage a quitté les lieux après un dernier effort d'Apollon pour dédramatiser la situation. Un flop. Cela n'a fait que renforcer ma détermination. J'ai trinqué à sa santé et lui ai demandé si le maire actuel savait qu'il s'envoyait sa secrétaire. Largage du premier étage de la fusée !

Marie-Hélène est partie, elle aussi. Elle était vraiment mal. Je me rassure comme je le peux en me disant que je me suis montré suffisamment odieux pour qu'elle parvienne à me détester.

***

Je ne sais pas comment j'ai réussi à dormir dans la bagnole avec ce froid humide. Dans la bicoque, malgré les carreaux cassés et la porte d'entrée qui claque au moindre coup de vent, il fait plutôt doux. J'ai trouvé, au milieu du couloir qui mène aux chiottes, dans un jerricane identique à celui que j'avais placé sur la banquette arrière de la voiture, du fioul, pour alimenter le poêle. J'aime bien cette odeur de mazout qui se répand dans la pièce. Elle me rappelle mon enfance. Les interrupteurs en porcelaine également. Je commence à avoir faim. Soif aussi, mais de ça, vaut mieux que je fasse abstraction.

***

Plus un chat dans le troquet. Je passe à la bière. Une pression, puis une autre. Je pense à mes enfants. Trois mois que je n'ai plus de nouvelles. Ils ne veulent plus passer de week-end avec moi. Je crois que je leur fais peur.

***

Il m'a dit de me servir dans les placards si j'avais faim. Voyons voir. Des boîtes de conserves, sardines à l'huile, pâté de campagne, des paquets de gâteaux secs, une terrine de pintade en bocal, des biscottes … et, tout au fond du placard en formica, au-dessus de l'évier, à côté d'un pot de moutarde presque vide, une boîte de corned-beef ! Légendaire ! Elle doit dater à peu de chose près de la même époque que les vignettes Panini ! Je veux bien me laisser prendre par la nostalgie mais pas au point de risquer une intoxication alimentaire ! Va pour les biscottes et le pâté de campagne.

***

Ni le vieux, ni ma mère ne sont venus en fin d'après-midi. Pas davantage de représentant de la dynastie durant la soirée. Une dizaine de désœuvrés, pas plus, se sont plantés devant le match jusqu'à 22h45. Puis, après une dernière tournée offerte par la maison, ils s'en sont allés rejoindre leurs pénates. Me voici à nouveau seul. Je ne déroge en rien à mes habitudes. Je range les tables, les chaises, les tabourets, je fais tourner le lave-vaisselle, j'arrête la télévision, je mets de l'ordre sur les rayonnages derrière le bar, j'éteins la salle. Puis, avec pour seul éclairage le réverbère au-dessus de la banque, trottoir d'en face, je vide la caisse. Je prends la clé de la bagnole et laisse celles de chez moi en évidence sur le zinc. Je récupère le jerricane d'essence dans la remise à côté des chiottes, puis je ferme. Une fois dans la rue, je réalise que je n'ai pas pris le temps de boire un dernier verre. Ma voiture est stationnée à deux pas, rue de la sous-préfecture.

***

Le robinet de l'évier est un peu arthritique. Après quelques secondes d'hésitation, un filet d'eau se met à couler. Elle est d'abord trouble, jaunâtre, puis devient étonnamment limpide. Je place mes deux mains jointes en dessous, me penche et bois. C'est frais, incroyablement bon. Je reproduis le geste jusqu'à sentir la vie prendre possession de mon corps. Je suis vivant. Ce n'est peut-être pas plus mal. L'avenir le dira.

***

Une odeur âcre et persistante règne dans la voiture. Mon odeur. Celle de la peur, aussi. Je tourne la clé de contact, le bruit lancinant du moteur se mêle au riff de guitare hypnotique de Stone Gossard sur « Betterman ». Je jette machinalement un coup d'œil à la jauge d'essence. Le réservoir est aux trois quarts plein. Aucune importance, à priori. Les rues sont désertes. Je tourne à droite, repasse devant le Bon coin. Pas même un pincement au cœur. La voix d'Eddie Vedder emplit l'habitacle. Je prends la rue d'Algérie, puis le boulevard Lenoir. La voiture d'Apollon est stationnée devant chez les parents. Le conseil de famille s'éternise. L'heure est grave ! Plus loin, je longe les immeubles neufs de la rue Garibaldi. Mes enfants logent avec leur mère au troisième étage de celui situé à l'angle du boulevard Clémenceau. Ne pas y penser. Sortir de la ville, au plus vite.

***

Je ne suis pas convaincu que les gens reclus dans ce trou soient de dangereux criminels. Celui que j'ai rencontré m'a plutôt donné l'impression d'être un idéaliste, un anar à l'ancienne, à l'affût de la moindre occasion d'adresser un bras d'honneur aux autorités. Visiblement, il me pense en cavale et cela ne l'émeut pas le moins du monde. Je me demande ce qui se passerait si les flics venaient à débarquer…

***

La route qui mène au bois d'Arfleur n'est que faiblement éclairée. Du coup, je me rends compte que le phare avant droit de ma voiture ne fonctionne plus. Je me dis qu'il faudrait prendre rendez-vous chez le garagiste, rue du Bret, avant de réaliser que cela n'a aucun sens. Je m'engage dans une des allées forestières sur la gauche. Celle que nous prenions avec mon père, quand j'étais gosse, pour aller cueillir des trompettes de la mort.

Je roule sur une centaine de mètres avant de couper le moteur au moment où les premières notes de la plage 13 de *Vitalogy* résonnent. *Immortality*, ça ne s'invente pas ! Il me semble que l'arpège est plus funambulesque que jamais. Je descends, ouvre la portière arrière gauche pour me saisir du jerricane. Le Zippo, piqué à Apollon au moment où il réglait l'addition, est dans la poche intérieure de ma veste. Le chemin est boueux, l'averse de fin d'après-midi a détrempé le sol. Je n'ai pas voulu laisser de lettre. Chacun interprétera à sa guise. Reste deux dilemmes à résoudre : dans ou hors de la voiture. Avec ou sans alcool. Réfléchir, vite. Il commence à faire froid. L'humidité me transperce. Bientôt, je ne ressentirai plus rien.

C'est décidé, ce sera dans la bagnole, en musique et avec alcool. Je

remonte m’asseoir sur le siège conducteur, ouvre la boîte à gants et en sort la bouteille de vodka placée là à la mi-temps du match. Je mets le contact, Vedder entame le premier couplet. Je bois une sérieuse rasade d’Absolut. Je ne me rappelle plus quelle est la chanson qui suit *Immortality*. Une autre gorgée… ça me revient, un titre à rallonge, imprononçable. La bouteille est à moitié vide. Une éternité que je ne l’ai pas écouté ce titre. Rien ne presse après tout, autant finir la bouteille. Quel foutoir cette chanson, ça part dans tous les sens, les sons s’entremêlent, les voix se répondent. Faudrait que je fasse changer l’ampoule de ce putain de phare avant gauche, non droit, merde, je ne sais plus ! La bouteille roule au sol, côté passager. Le CD reprend sur la première plage, *Last Exit*. L’image d’Apollon s’efface, mes enfants me sautent dans les bras.

***

Il y a du mouvement dans la cour intérieure. Je perçois le bruit d’un moteur, des portières qui claquent. Des rires aussi. Comme si, après une matinée de répit hors du monde, l’humanité se rappelait à mon souvenir. Je pose la boîte de pâté vide sur l’égouttoir et me dirige vers la seule fenêtre donnant sur la cour. J’écarte précautionneusement le rideau ajouré pour jeter un coup d’œil. Une femme et un garçon d’une dizaine d’années pénètrent dans la maison d’en face. L’homme au treillis sort de la voiture, les accompagne à l’intérieur, avant de ressortir aussitôt. Il regarde dans ma direction. M’apercevant, il m’adresse un signe de tête. Sottement, je lâche le rideau, sans lui rendre son salut. Un réflexe, dans l’espoir de reculer l’échéance de notre prochaine rencontre pour laquelle je ne me sens pas prêt. Je n’ai pas décidé. Comment choisir qui l’on va être ?

***

J’ai juste le temps d’ouvrir la portière avant de vomir. La tête me tourne comme rarement. Fermer les yeux, juste quelques minutes. J’ai la bouche atrocement pâteuse. Je cherche à tâtons la clé de contact. Si elle n’est pas sur position *Lock*, la batterie sera à plat. Miracle ! Il faut croire que j’ai eu le bon réflexe avant de sombrer. Fermer les yeux, deux minutes. Il doit me rester une boîte de Tic-Tac dans le vide poche. Mieux que rien. Plan B : improviser car aucun plan B prévu. Je descends de voiture, l’air vif me fouette le visage, juste ce qu’il faut. Je suis vivant, sans aucun doute. J’ai envie de pisser, de boire aussi … de l’eau. L’horloge du tableau de bord indique 4h26. Fermer les yeux, trente secondes, pas plus. Je le tiens mon plan B : rouler jusqu’à ce que le réservoir soit vide et m’arrêter, où que ce soit. Ouvrir les yeux, pour de bon.

***

Je me suis installé dans le fauteuil en osier en face de la porte d’entrée, à côté du poêle. J’ai fini les biscottes. Pour un peu, je repiquerais du nez. J’ai beau appréhender le moment où le type au treillis franchira le seuil de la porte, je me sens plus détendu que je ne l’ai jamais été ces dernières années. J’ai dû boire trois litres de flotte depuis tout à l’heure. Du coup, je n’arrête pas de faire des allers et retours aux chiottes. Encore une chance qu’il y en ait dans la bicoque, je me verrais mal traverser la cour intérieure toutes les vingt minutes ! Un exemplaire du quotidien local, aux feuillets jaunis, traîne sur la table. C’est étrange de lire les titres d’un canard vieux de plusieurs

années : *La nuit des étoiles, une belle soirée sous la voûte céleste... Virenque se rêve en jaune sur les champs !* … Icare n'est pas loin.

***

J'ai bien fait de pousser la voiture jusqu'à l'orée du bois. Il fallait que je dorme. Même si le coin n'a pas l'air très fréquenté, je ne pouvais pas rester sur le bord de la route. Le jour se lève, un soleil rasant colore la terre du chemin et le feuillage des chênes pubescents alentour de tons fauves, chaleureux, qui contrastent avec le gris métallique des gouttes de condensation qui perlent sur le pare-brise. Le froid me saisit. Je relève le col de ma veste, puis replonge. La fatigue, cette fragile quiétude si chèrement conquise, me pousse à fermer à nouveau les yeux.

— Oh ! Hé-oh, là-dedans ! Une voix, lointaine, prise dans la ouate qui enveloppe ma boîte crânienne, trouble soudain mon sommeil. Ne pas y prêter attention, garder les yeux fermés.

Deux coups secs sur la vitre avant droite.

— Oh, mon gars ! Faut pas rester là, tu vas crever de froid !

Je me redresse sur le siège. Je baisse la vitre. Un type en treillis se tient tout près, posant sur moi un regard perplexe. Pas le temps de répondre, il enchaîne :

— Malade, à ce que je vois ! dit-il en se décalant d'un pas pour éviter de marcher dans la vomissure qui couvre le sol au pied de ma portière. C'est bizarre, je ne me souviens pas avoir remis ça, ici.

— Oui … désolé. J'ai, enfin … j'aurais dû …

— Pas de problème. Pour le reste, ne t'en fais pas, Mario nous a prévenus de ton arrivée.

— Mario ?

— Ben, oui. Les autres, on ne les connaît pas. C'est le seul avec qui on soit en contact.

— Forcément … je comprends. Mes genoux, oui, je ne comprends rien du tout !

— Tu sais, nous, on ne cherche pas à savoir. Il nous a juste demandé de te loger jusqu'à demain, fin de matinée. Tu n'es pas obligé de nous en dire plus.

— Ok. Je préfère. Il me fait signe de le suivre.

Nous laissons là ma voiture. L'homme m'assure qu'il s'occupera plus tard de la faire disparaître. Nous nous engageons sur un sentier pentu qui débouche, un peu plus loin, sur un chemin vicinal. Aucun mot n'est échangé. Cela m'arrange. Je ne parviens pas pour autant à rassembler mes esprits. Il va pourtant falloir trouver comment sortir de ce guêpier.

Après dix minutes de marche, nous pénétrons dans une cour intérieure entourée d'un hangar et de trois petites maisons en piteux état : peinture des volets écaillée, crépi vétuste et fissuré, traces visibles d'humidité. Les extérieurs ne sont pas plus soignés. Les mauvaises herbes ont pris possession des lieux. Seule la glycine qui court au-dessus de la porte du hangar où rouillent deux carcasses de bagnoles, apporte une touche de grâce à l'ensemble.

— Tu crècheras dans la bicoque en face. Celle avec la porte d'entrée vert bouteille.

Ne pas y voir un signe !

— Super. Merci encore.

Bonne nouvelle, je vais avoir un peu de temps devant moi.

Le type me regarde à peine. Il m'adresse un salut de la main, puis se dirige vers la maison en face de celle où je suis invité à m'installer. Il s'arrête, puis se retourne :

— Il y a un frigo, à boire et à manger dans les placards de cuisine. Si tu as besoin d'autre chose, n'hésite pas. Nous habitons en face, volets bleus. Je repasserai dans la soirée, ou demain matin, avant ton départ. Salut. Repose-toi. Je m'occupe de prévenir Mario.

Il me semble apercevoir un visage de femme derrière les rideaux de la fenêtre à droite de la porte d'entrée de la maison du type.

J'ai besoin de me retrouver seul. J'ouvre la porte vert bouteille. La pièce est sombre et humide. Cela n'a aucune espèce d'importance. J'ai quelques heures devant moi pour décider de la suite. C'est tout ce qui compte à mes yeux.

***

Le journal date de la veille du jour où l'affaire Festina a éclaté. *Virenque se rêve en jaune…* La roue tourne incroyablement vite pour certains. Je commence sérieusement à m'emmerder. J'ai trouvé un vieux stylo Bic avec lequel j'ai fait les mots fléchés, les mots croisés, les mots mêlés de la page centrale du canard. Je me demande ce qui peut bien se raconter à mon sujet, en ville. Le rideau métallique du Bon coin resté tiré toute la journée, cela a forcément nourri les conversations. À moins que le vieux ait repris du service pour parer au plus pressé !

La nuit commence à tomber. Au moment où je me lève pour allumer le plafonnier, l'ampoule au-dessus de la porte d'entrée de la maison d'en face s'éclaire, diffusant une lumière jaune orangé. Le type au treillis sort de chez lui. Il regarde dans ma direction. C'est pour maintenant. Il traverse la cour d'un pas tranquille. Je me rassois, groggy. Je pense à mes enfants. Il ne faut pas. Je revois leurs yeux écarquillés, les larmes qui trempent leurs joues, l'incompréhension qui

les saisit quand de la bouche de papa jaillit un cri déchirant, monstrueux. Je les vois se réfugier dans les bras de leur mère qui pleure, elle aussi, une fois de plus. Les bruits de pas se rapprochent. On frappe à la porte. Fermer les yeux, deux secondes, à peine. Je m'entends dire « Entrez ! ». La porte s'ouvre. Je n'ai pas décidé. Fermer les yeux, comment choisir qui l'on va être ? Ouvrir les yeux, improviser. Après tout, cela ne m'a pas si mal réussi ces derniers temps …

À l'ombre des grands chênes

Philippe Azar

Cela faisait bien deux semaines que je n'avais rien écrit de potable. Je me mettais devant la feuille et j'attendais que ça sorte. Des fois, les phrases coulaient toutes seules. Je ne sais pas d'où elles venaient, je n'ai jamais cherché à savoir. Je commençais gentiment à prendre mon rythme de croisière pour torcher ma petite nouvelle merdique pleine d'humanité et de trognes de monstres. J'avais au moins 5 ou 6 nouvelles qui se baladaient quelque part entre ma bite et les poils de mon cul et il fallait absolument que j'expulse toute cette merde pour en faire quelque chose d'agréable pour l'âme et les yeux, pour éviter d'y penser et d'y repenser, pour essayer de toucher les cœurs les plus introvertis, pour je ne sais pas quoi en vérité. Il fallait que je le fasse, c'est tout.

Les phrases coulaient toujours à un rythme effréné. Une rivière d'or. J'étais Dieu. Je créais des mondes, faisais naître du néant le moindre enfoiré qui ne méritait pas de vivre, et je me payais le luxe de le rendre sympathique. J'ai toujours préféré raconter les enfoirés, les vies qui brûlent, les cris dans la nuit. La paix et la normalité m'ennuient considérablement. Je vivais mon frisson comme un million de crabes qui me grimpaient dans le dos et j'aimais ça. J'étais une femme, j'étais un arbre, j'étais l'ampoule qui pète au mauvais

moment, j'étais une épluchure, une aile de papillon arraché d'un corps immaculé et qui tournoie dans un vide abyssal écorché par la lumière d'un rayon de soleil téméraire, je n'étais rien.

Et puis subitement, ma médiocrité reprenait le dessus avec la facilité d'une mouche qui se pose sur une joue. Il faut avoir de sacrées *balloches* quand on y pense, quand on fait la taille d'une mouche pour se poser sur une joue et emmerder celui qui se trouve derrière. C'est un peu comme aller botter le cul d'un porte-avion.

Mon moteur baissait de régime sans raison apparente. Impossible de maintenir la cadence et je continuais de ralentir. Je m'acharnais. Je ne me suis jamais résigné à rien. J'avais beau faire, je perdais le fil. J'enrageais. Je me traitais à toutes les sauces. Je laissais échapper cette impulsion qui me donnait parfois le premier mot, la dernière phrase, une image qui fracturait mon intérieur pour m'obséder jusqu'à l'épuisement et que je poursuivais jusqu'à en retranscrire la composition parfaite.

Ça m'a rappelé quand je faisais *mumuse* avec Marc Antoine. J'essayais de placer mes billes dans le milieu des théâtreux et j'étais persuadé, con comme j'étais (je le suis toujours), qu'il suffisait d'être bon. Je découvrirais plus tard, en devenant un acteur adulte et donc bien au fait des réalités de ce monde, qu'il soit artistique ou pas, qu'il était irrémédiablement nécessaire de sucer des bites pour avoir son nom dans les petits papiers. Et croyez-moi ce n'est pas qu'une image.

Denis l'avait bien compris. Je ne l'ai jamais pris sur le fait, mais certaines de ses anecdotes laissaient paraître une adoration avérée pour toutes les queues qui pouvaient le placer devant une caméra. Le reste, n'était selon lui, que mauvaise littérature ou philosophie de pauvre.

Quand je le préparais pour le conservatoire de Paris, il se rendait

bien compte qu'il ne savait pas aligner correctement 2 lignes de texte. Et je ne parle même pas d'univers du personnage, d'une quelconque méthode de jeu, de Stanislavski ou d'Actors Studio. Non, non, on en restait au minimum : le rythme et la mémoire. Je ne savais pas comment lui dire. J'étais sérieusement emmerdé. Quand le jour J est arrivé, je l'ai accompagné à la rue Blanche et j'ai attendu avec lui pour le rattraper dans sa chute. Quand il est ressorti, il avait un large sourire, les yeux tout ronds et ses cheveux blonds tout hirsutes. J'ai pensé : « Il s'est au moins sorti les boyaux, dans ces cas-là, la défaite est respectable ».

— Alors ? je lui ai demandé.

— Alors ? Mais vous le savez depuis le début, répondit Denis. Denis vouvoyait tout le monde. Le tutoiement était d'une vulgarité incommensurable pour lui.

Il m'a alors pris subitement dans ses bras et m'a fait une grosse bise bien baveuse sur la joue. Denis était homo et ne pouvait pas s'empêcher de toucher.

— Putain, Denis !

— Excusez- moi, je n'ai pas pu résister. Bien, comme vous vous en doutez, j'ai échoué.

— Pourquoi tu souris comme un imbécile heureux, alors ?

— Parce qu'en sortant de l'abattoir, j'ai eu un message sur mon portable qui va très certainement conditionner mon avenir d'acteur, même si je sais que je ne suis qu'un imposteur comparé à vous.

— T'as été appelé par Kubrick ?

— Non par Godard.

— Arrête de déconner.

— Pensez-vous que je sois assez doué pour vous mentir ?

Denis ne mentait pas. Trois jours plus tard, il recevait le scénario de

Godard et pour un rôle principal, encore. Allez comprendre comment tourne le monde. Il n'y a jamais eu de logique, seulement des rendez-vous qui tardent toujours à arriver pour ceux qui les attendent.

Je reste persuadé que travailler le rôle de Marc Antoine m'a permis de dégrossir mon jeu, de définir style, si vous voulez. On était à un mois de la première et je n'avais toujours pas trouvé complètement mon personnage. Je sentais d'instinct que je n'étais pas complètement juste. Je n'en dormais plus. Pour jouer : *L'Ours* de Tchekov, il fallait de la nuance dans le jeu pour ne pas barber le public. Parce que, voyez-vous, le personnage passait son temps à gueuler pendant plus d'une heure. Et je ne connais personne qui soit capable de payer pour entendre hurler un acteur afin de nourrir, un tant soit peu, son âme.

Mon jeu était grossier, il faut reconnaître. La metteuse en scène le savait, je le savais, c'est comme cela que j'ai fait connaissance de Marc Antoine. Elle pensait qu'il fallait que je m'écarte de mon personnage pour trouver la subtilité que je recherchais dans un autre.

J'ai lu quelque part que Brando, lui-même, n'était pas satisfait de son jeu pour Marc Antoine. Brando avait joué Marc Antoine comme un vrai tribun, un professionnel de la politique. Marc Antoine était le héros du peuple et le fils spirituel de César. C'était un sportif qui brillait dans les arènes, qui passait son temps à boire du vin et à courir les putes, à vivre dans un univers superficiel. Son humanité était exacerbée. Brando, malgré son génie, en a fait un intellectuel bourgeois, alors que l'esprit de Marc Antoine tenait plus du boucher ou du charpentier.

Pendant plusieurs jours, je me focalisais sur le discours des funérailles de César, celui dans lequel Marc Antoine, surveillé par Brutus, essaye de sauver sa peau tout en retournant le peuple contre

celui-ci, sans attirer sa méfiance. Je me suis dit qu'il avait dû jouer très serré le père Marco pour ne pas se faire déchirer la gueule par une flèche ou un coup de lance, parce qu'à cette époque, ils rigolaient pas, les Romains.

C'était donc là, dans ce texte, que la metteuse en scène voulait que je trouve la nuance que je poursuivais pour *L'Ours*. J'ai appris la scène très rapidement et j'ai commencé à la jouer en me faisant attacher les bras dans le dos. J'ai ensuite recommencé en ne libérant qu'une seule main et c'est à ce moment que la lumière des dieux m'a transpercé. J'ai compris très rapidement qu'un seul geste, un geste totalement contraire à un mot, une intonation de voix, un rythme, une présence utilisée, pouvaient apporter de l'épaisseur à un personnage très lisse et transmettre deux discours distincts aux spectateurs qui regardaient.

Marc Antoine parlait de tout l'amour qu'il ressentait pour César, de tout l'amour de César pour le peuple. Marc Antoine, attendrissait le peuple, en hurlant, en pleurant et dès qu'il parlait de Brutus, même si ses mots étaient flatteurs, il levait en avant son poing gauche, la main du cœur, pour focaliser l'attention du peuple sur ce poing, sur Brutus. Brutus n'était devenu qu'un poing, symbole d'oppression, d'inégalité, de peur. Marc Antoine sauvait sa peau, retournait le peuple contre Brutus et les conspirateurs, et finissait même par se taper Cléopâtre. J'avais enfin trouvé. Un seul geste m'avait ouvert un espace de jeu infini. J'étais libre.

Tête morte

Christophe Siébert

Pendant les trois premiers mois les choses ne se sont pas trop mal passées. Ma mère a donné l'impression de s'habituer à la clinique et au nouveau rythme que ça entraînait. Toute la semaine elle attendait avec impatience le samedi soir, que nous passions ensemble dans son ancienne maison (je l'avais récupérée quand il avait fallu mettre ma mère à l'hospice). Ce qu'elle préférait, c'était dormir dans son lit. Sa chambre, j'y avais pas touché quand j'avais emménagé dans la baraque, moi j'utilisais surtout le salon, je l'avais transformé en studio, si on veut, et les autres pièces je m'en occupais pas trop, à part un coup de balai de temps en temps. J'avais pas vraiment cherché à refaire la déco ni rien, juste modernisé un petit peu.

Les soirées se passaient toujours pareil. On mangeait dans la cuisine sans dire grand-chose et puis une fois le repas expédié, direction le salon, devant la télé. C'était le même canapé que du temps où elle vivait là. Par contre, la télé, à la place du vieux machin à tube cathodique, il y avait un monstrueux écran plasma qui m'avait coûté la peau du cul. J'avais eu à une époque un peu de fric d'avance et grâce à ce fric on voyait les points noirs sur la tronche à Drucker gros comme des olives.

À dix heures et demie maman tombait de sommeil, je l'aidais à se

laver, à se coucher, j'aimais bien tout ce temps que nous passions ensemble, ça me rendait heureux de voir qu'elle l'était, et le dimanche après le p'tit déj, direction la clinique, une nouvelle semaine pour elle, une nouvelle semaine pour moi – à l'époque je foutais pas grand chose, un coup un boulot de merde, un coup un truc au noir, un coup le chômage, enfin tu connais la musique, on est tous pareil, je vivotais.

Du jour au lendemain, au tout début de l'automne, je me souviens y avait des feuilles mortes et des mômes à cartable plein les trottoirs, elle s'est mise à décliner, et pas en douceur mais bien vite, bien fort. Tout s'est dégradé d'un coup. Concentration, mémoires biographique et immédiate, comportement, tout est parti en couilles et les toubibs ont eu beau tenter tout ce qu'ils voulaient ça n'a changé que dalle.

Je continuais à m'occuper d'elle le samedi soir et le dimanche matin mais ça n'était plus pareil. Il fallait la nourrir à la cuillère et lui essuyer le menton, elle ne comprenait plus rien à ce qui se passait à la télé, des fois elle avait des crises de colère ou se mettait à pleurer, faisait des cauchemars, avait des peurs soudaines, c'était un calvaire mais qu'est-ce que tu voulais que je fasse, je n'allais pas la laisser tomber, c'était ma mère et je l'aimais, et il fallait bien que je m'occupe d'elle, même si c'était un crève-cœur de la voir se disloquer sous mes yeux.

Et un soir, un truc est arrivé.

J'étais en train de lui donner à manger quand elle a eu une sorte d'absence, une hébétude, je sais pas trop comment appeler ça, un violent coup de pompe – d'un coup ses yeux sont devenus vides et sa bouche pendante, de la purée a coulé, je l'ai appelée mais en pure perte, elle était sourde et aveugle, n'était plus de ce monde, avait plongé tout droit tout au fond de son puits. J'ai reposé la fourchette et me suis mis à flipper. La toute première crise, celle qui l'avait laissée

sur le carreau pendant quinze jours et l’avait envoyée à la clinique, ça avait commencé comme ça, alors j’ai eu peur que ça soit le même truc, le même genre d’attaque, qu’un nouveau plomb ait grillé dans sa tête et qu’elle soit devenue un légume, clac, sans prévenir, entre la Mousseline et la Vache qui rit, en écoutant cet enfoiré de Drucker sucer la bite d’Alain Souchon. Pendant une minute mon cœur a cessé de battre et puis le truc a passé, elle est revenue à la vie, elle a mastiqué sa bouche vide et m’a regardé avec une douceur un peu ahurie, enfin comme d’habitude, et moi je lui ai souri niaisement, essuyé le menton, j’étais entre la crise de larmes et la crise cardiaque.

La soirée a continué. Je me suis plus ou moins tranquillisé. On a fini le repas. J’ai installé ma mère dans le canapé et me suis occupé de la vaisselle en vitesse.

C’est quand je l’ai rejointe que le deuxième incident s’est produit.

Elle m’a regardé tendrement m’asseoir à côté d’elle et s’est aussitôt allongée sur moi, la tête posée sur mes cuisses. Elle m’a remercié pour la vaisselle, un grand sourire doux en travers de la figure, les yeux plein d’amour.

— Merci, Laurent, elle a dit.

Et là, je te jure que mon cœur a raté un battement. J’en suis resté comme deux ronds de flancs. Sans déconner, j’ai failli en tomber du canapé !

Elle me prenait pour son mari. Elle me confondait avec mon père – enfin, mon père avant que je naisse, avant qu’il ne foute le camp sans demander son reste et disparaisse complètement de nos vies, mon père, vu le regard qu’elle venait de me lancer, quand elle et lui étaient amoureux. Je réfléchissais à tout berzingue. Je faisais du calcul mental tandis qu’elle, l’œil plus vif que jamais, se concentrait sur les conneries de la télé, Patrick Sébastien fou de joie. Mon père avait

foutu le camp quand j'avais trois ans. Depuis ma naissance ça allait mal entre eux. Donc là je n'étais pas né. Disons un an avant ma naissance. Ma mère venait de se catapulter vingt-neuf ans en arrière. Désormais elle en avait trente-cinq.

Quand l'heure est venue d'aller se coucher, et que je ne suis pas allé au lit avec elle, je peux te dire qu'elle m'a regardé bizarrement. Putain, je savais pas où me foutre et la situation a failli tourner au vraiment n'importe quoi, mais je m'en suis tiré avec un bobard à la con, et puis bon, elle était de toute façon quand même pas mal d'équerre, malgré son voyage dans le temps.

J'ai passé une sale nuit. Le lendemain rien n'avait changé. Quand il a fallu que je la ramène à la clinique, elle a tapé une crise, une vraie crise, elle s'est mise à hurler que je voulais l'interner pour pouvoir la tromper tranquillement, que j'en avais après son fric, que j'étais un salaud et j'en passe, les infirmiers ont halluciné et sans la piqûre de calmant qu'ils lui ont donnée de force on y serait encore. Le directeur m'a reçu dans son bureau, je lui ai expliqué, et surtout j'ai voulu savoir si c'était permanent et ce qu'il fallait faire d'ici à ce que ça passe. Il m'a répondu qu'il n'en savait rien, qu'il allait réfléchir et en parler au psychiatre qui s'occupait de ma mère et que dans quelques jours on y verrait plus clair.

Je suis retourné chez moi inquiet. De tout ça il est ressorti qu'en effet on pourrait forcer ma mère à voir la réalité en face mais que d'une part ce serait pour elle très douloureux, et que d'autre part cette régression biographique s'était accompagnée d'une amélioration de ses capacités. Donc il fallait poursuivre cette fiction. Et de toute façon ma mère élaborerait un scénario pour justifier son internement. D'après le psychiatre la folie obéissait au même désir de cohérence interne que la santé mentale, quitte à pour l'obtenir avoir recours aux

constructions les plus alambiquées.

Le week-end suivant je n'ai pas pu la voir. Elle avait giflé et griffé au visage une jeune suicidaire qu'elle avait accusée d'être ma maîtresse – enfin, la maîtresse de mon père. Le directeur avait décidé de la placer huit jours en isolement. Ils m'ont expliqué que ça n'était pas grave, que c'était un ajustement, qu'il fallait continuer à jouer le jeu.

C'est ce que j'ai fait week-end après week-end. Un samedi après l'autre nous avons joué au mari et à la femme. Dans sa tête elle n'était pas chez les dingues et les séniles mais dans un sanatorium pour soigner ses poumons – et c'est ce qui expliquait, selon elle, qu'on ne puisse ni dormir ensemble ni rien. Je sais ce que tu vas me dire : c'est complètement débile (et sans doute malsain) mais ça marchait pour elle et ça me suffisait. Depuis des mois je voyais ma mère mutique, apathique, aller de pire en pire, au point de ne plus manger, boire, se laver, pisser, chier, sans aide. Alors crois-moi que la voir retrouver la pêche, la parole, crois-moi que pouvoir à nouveau me promener en ville avec elle et bouffer au restaurant, était inespéré, et si le prix en était une espèce de mensonge un peu stupide et délirant, eh bien, soit.

N'oublie pas que moi je ne suis pas comme toi : ma mère je l'ai toujours aimée et la voir crever à petit feu me rendait cinglé, je ne supportais pas ça.

Un soir qu'elle avait l'air d'aller encore mieux que d'habitude, les choses sont vraiment parties en couilles.

On a passé au théâtre une chouette soirée, elle resplendissait, dix ans de moins, bavarde comme une pie, elle a même piqué un fou-rire. Je me suis pas méfié quand elle a insisté pour que l'on dorme ensemble. Pour une fois. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Non, je me suis pas méfié et en plus ça me rappelait quand j'étais tout petit,

que mon père nous manquait et qu'on dormait ensemble, que nous pleurions ensemble, que nous nous consolions.

Bon, je vais pas tourner autour du pot, tu commences à te douter de ce qui s'est passé, de ce que je vais te dire : oui, j'ai couché avec ma mère.

Voilà, merde, je l'ai dit. J'ai couché avec ma mère. J'ai – putain – j'ai eu une relation sexuelle avec ma mère, âgée de soixante-cinq ans, moi de trente-et-un, alors qu'elle pensait avoir la trentaine et que j'étais son mari, qu'elle ne savait pas qu'elle était folle mais croyait souffrir d'une maladie pulmonaire.

Écoute, pense ce que tu veux de moi, et ça n'est pas pour me justifier que je te dis ça, mais de mon point de vue cette femme n'a pas couché avec son fils. De mon point de vue, les choses sont un peu différentes. Cette femme de mon point de vue, cette femme a couché avec son mari. Et moi je n'ai pas couché avec ma mère, j'ai couché avec une folle pour maintenir une fiction qui la rendait heureuse et lui permettait de lutter contre la maladie, de lutter plus efficacement que n'importe quel traitement administré par n'importe quel toubib.

Bien sûr je n'ai pas parlé de ça à l'hôpital. En fait, depuis cet événement, j'ai évité d'avoir trop de contacts avec eux. Quant à ma mère, je lui ai dit de rester discrète et qu'il ne fallait pas que ça se sache parce qu'ils exigeaient le repos, ne voulaient pas qu'elle se fatigue, enfin tu vois l'idée.

Nous avons recommencé. Plusieurs fois. Nous avons, à la fin, pratiquement vécu comme mari et femme. Plusieurs jours d'affilée, quelquefois la semaine entière. À l'hôpital ils me faisaient confiance, ils trouvaient que je m'occupais bien d'elle.

Et puis son état s'est dégradé en quelques jours à peine et elle est morte. C'était brutal. J'ai passé les dernières heures à son chevet. Elle

ne me reconnaissait plus. Elle n'arrivait plus à fixer son regard. Elle ne rompait le silence que pour prononcer des phrases incompréhensibles. Je lui parlais mais elle ne m'entendait pas. Et puis elle est morte. Et je ne sais pas qui me manque le plus. Ma mère ou cette femme avec qui j'ai vécu une histoire d'amour.

Manu

Isabelle Huberson

Dans la salle d'attente exceptionnellement vide Helissa Bleurebon ressassait le sordide événement. Elle n'avait pas encore réussi à en parler. Un embroglio de questions et d'images fantasmées de la scène tournaillait dans sa boîte crânienne. Formellement ça ressemblait à un hybride entre un tourbillon de résidus poussiéreux, coincé par grand vent au coin d'une rue, et le typhon anthracite, rejet d'essorage, si la machine à laver dégorge directement dans la cuvette du lavabo. Un mélange d'air brûlant et d'eau grise. Une mini tornade encéphale. Helissa ferma les paupières se prit la tête entre les mains et pressa les poings sur ses globes orbitaux. Deux grandes taches rouge sang vinrent recouvrir les formes tourmentées. De vieilles images de *The Big Shave* apparurent – mais qu'est ce que Scorcese venait foutre ? – et s'éclatèrent en micro projections vermillon avant de disparaître. C'est la violence qui l'interpellait, plus que le choix irréversible de l'acte. La violence qu'il s'était infligée.

Du blanc. Du gris. Répit. Répit, repos, suspension, pause. Mais impossible de ne penser à rien, pas en ce moment. Elle fouilla vaguement ses rayons de mémoire interne et à « Répit » elle crut reconnaître une déesse égyptienne. Pas grand-chose sur elle à part,

tiens, qu'elle était la déesse de l'éternité, la dame du temps. Rien d'autre. Rien d'autre ??? M'enfin c'est énooooorme ! Il lui faudra éclaircir ça. Creuser. Quoique. Creuser l'espace de l'éternité lui paraissait soudain abscons, non ? Un autre jour elle se serait plut à divaguer à l'appel de ce mot qui n'aurait ni commencement ni fin. Imagine l'ampleur du voyage. La divagation (du *coka-lane*) lui permettait des cheminements étonnants. Mais là, non. Pas d'éclaircissement. L'obscurité noire. Ne pas savoir. D'habitude ça ne la rendait pas dingue, au contraire, Helissa devinait l'ampleur de son ignorance et ça la maintenait en suspension. Mais là... non !

Hiiii-han !

Elle rouvrit les yeux et observa les affiches collées au mur. Un 3989 formé par de vieilles clopes, une info sur la Draille centre de prévention addictologique, une notice sur les 7 règles d'or de la prise de médication, une pub sur le vaccin anti-grippe, et un poster sur la fièvre attitude intitulé « Bien faire c'est quoi faire ». Y avait pas de quoi fourrer un chat mais elle était plutôt d'accord. Quoi faire ? Elle retourna à son observation de la pièce. Une repro' de Dali, celle des cygnes et des éléphants, une de Kandisky d'avant le Bahaus, quelques revues de Femmes actuelles : familiarité de la mocheté ambiante. On pourrait être dans n'importe quelle salle d'attente de médecin généraliste. Elle n'avait pas l'appétit de s'interroger sur le manque de singularité décorative de la classe médicale. Etait-ce même un thème ? Pourquoi les salles d'attente donnent envie de rien ? L'envie de rien. Face à elle des chaises rouges en agglo rivées deux par deux à une structure métallique noire. Rouge et noir. Julien Sorel ou Jeanne Mas avaient-ils quelque chose à voir avec le choix du praticien ? Cette

manie que son esprit perturbé avait de tout lier à des références générationnelles incontournables l'agaçait. Ça prouvait bien qu'elle était mal en point, encombrée de formes et de relations alors qu'elle aimait la découverte et le vertige du vide. Contre le sabotage de la pensée psychologique ! Elle imagina une manifestation neuronale interne tout poings levés et prêts aux jets de pierres. À bas la pensée référencée !

Vaine révolution.,

Toute petite elle rêvait de formes sculpturales filamentaires qu'elle tentait d'attraper entre le pouce et l'index et qui prenaient vie avant de lui échapper. Lorsque vers 10 ans elle découvrit Giacometti elle fut foudroyée d'émotion. Son rêve récurrent devenait réalité plastique. Des êtres similaires d'os et de peau. Alors elle se retrouvait dans ces formes en devenir marquées par le désir obstiné de devoir évoluer. Sans ce projet elle serait irrémédiablement portée aux tentations cyniques et absurdes. Fragilité, force, obsession. Quoi d'autre ? Tiens un nouveau sigle : F.F.O. Après Force Ouvrière, ça pète ! Elle consulta en vitesse son smartphone et fut déçue de voir que l'idée avait déjà été utilisée en Fédération Française d'Orthodontie, d'Ornithologie mais aussi… d'Othello ? *What ?* Fédération Française du héros de la tragédie shakespearienne ? Quelle embrouille ! Un bref clic sur le lien lui fit redescendre d'un cran. Non, il s'agissait d'un jeu de société qui avait tout du jeu de dames avec d'autres règles. Le jeu du travesti peut-être.

Oui, l'absurdité la tentait. C'était très tentant. Giacometti venait d'être acheté 141,28 millions de dollars ! La sculpture la plus chère jamais vendue aux enchères : *L'homme au doigt !* Effectivement, un

gros doigt. De quoi lui faire tourner le poignet, plier le coude et passer de l'index au majeur.

La porte s'ouvrit et le docteur Lecomble lui fit signe d'entrer. Drôle de nom pour un médecin, mais elle avait eu Lemeur, c'est pire, et avait rapidement mit fin à leur relation. Helissa s'assit et se plaignit de ses douleurs articulaires. Il lui prescrit de la cortisone, une crème anti-inflammatoire et un anti-douleur à base d'opium.

À la pharmacie elle ne prit que l'opiacé.

Pour le cercueil, Laurence, la sœur cadette du défunt, n'avait pas trouvé les tournesols qu'elle voulait y déposer. Manu se contenterait bien du bouquet de substitution. Helissa avait cueilli les roses anciennes de son jardin, enfin pas toutes, un bouquet odorant aux teintes passées rehaussées d'un rose orangé prononcé. Les fleurs sentaient Guerlain. Un parfum poudré qu'elle n'achetait plus. Elle était beaucoup moins consommatrice. Devenue abstinente modérée sujette aux impairs, elle se procurait des produits alimentaires issus du voisinage. Elle se faisait livrer les œufs bio dans la boîte aux lettres et parfois même le poulet dans une glacière posée sur le pilier du portail toujours ouvert. Ses fringues à 1 euro venaient de chez le fripier du marché, Marco, un bonhomme généreux aux yeux clairs qui se passionnait pour le bois flotté. Il avait eu un père tellement violent qu'il s'était cassé les molaires à force de les serrer, de la fermer. C'est pour ça qu'il avait une grande gueule le Marco, et peur de rien. Dernièrement il avait cassé celle de son banquier parce qu'il l'avait reçu d'un air méprisant. Il expliquait, en brandissant le courrier taché de sang, que la banque lui ayant abusivement compté des agios il venait réclamer son dû. Mais l'homme l'avait toisé comme s'il n'avait pas que ça à foutre. Le mec a juste eu le temps de lui dire d'un air

dédaigneux : « Bon je vous reçois mais vite fait parce que... » qu'il s'est pris un coup de coude dans la bouche. Il a mis du sang partout sur le courrier de Marco et quand le directeur est arrivé en essayant de calmer son client, Marco l'a attrapé par la chemise et ça l'a déchirée. Pourtant rien. Il ne s'est rien passé. Le directeur l'a bien menacé d'appeler la police mais Marco hurlait que c'étaient eux les voleurs et qu'il les attendait de pied ferme les poulets. Il pouvait bien aller au trou, il en ressortirait. Pourtant il n'y eut aucune suite. Pourquoi ? Parce que le Marco, il est blindé ! Plusieurs comptes à bloc, un des meilleurs clients de l'agence. À part ce dernier détail, Marco lui faisait penser à son ami Manu. Fort en gueule mais le cœur sur la main, Manu s'activait sur les marchés depuis quelques années. Il avait grossi, souffrait de quelques vilénies corporelles, son regard virait du ciel vif au gris terni et en privé il s'isolait, mais personne n'avait rien vu venir. Il proposait de délicieux beignets de légumes que les habitués s'arrachaient. Manu avait eu plusieurs vies mais une constance, depuis plus de vingt ans c'était lui le patron. Personne pour le faire chier. Helissa l'avait rencontré 35 ans auparavant, un *psycho-rockab* flamboyant qui aimait la baise, la baston et quelques substances au pouvoir de décollement. Issu de la région parisienne il avait débarqué à Montpellier avant l'appel d'OTH. « Alors les rats, qu'est-ce que vous attendez pour émigrer vers le soleil du midi ... ». À l'époque, Manu était coiffeur et batteur. Il avait bossé dans quelques salons réputés puis avait rapidement ouvert le sien. Il racontait ses expériences capillaires et pubiennes sur certaines de ses clientes qui désiraient voir leur chatte rose ou taillée en forme de cœur. C'était bien avant le ticket de métro. Helissa restait fidèle au petit triangle. Elle admirait les femmes libres qui arrivaient à ne jamais plus se raser ou s'épiler mais elle n'en était pas encore arrivée à ce degré de radicalité. Mais on s'en

fout. On s'en fout ?

Non ! Parler de n'importe quoi sauf de ça. Plutôt parler de sa chatte ou de son trou de cul. L'intimité n'est pas là. Parler de tout ce qui peut se dire. Tout peut se dire. Presque tout. Mouvement. Pas de vérité. Tout peut se dire mais pas ça. Pas ça. Pas la cabane intérieure. L'essentiel se nourrit de silence. La barque des mots s'y fait avaler et chaque jour remettre au monde. Pas là. Manu s'est sabordé. On ne peut plus rien en dire. Silence !

Tout le monde était là et ça ne faisait pas beaucoup.

La famille plus nombreuse (ses deux grands, chéris), une petite poignée d'amis (surtout des filles) et quelques collègues du marché. C'est tout. Manu lui n'en avait plus rien à foutre. Enfin de cogner son cœur s'est arrêté. Truisme : le rassemblement fut pénible. Helissa avait préparé vingt minutes de la musique qu'il aimait : Stray Cats, Cramps, Meteors, Elvis pour sa mère, Les Vierges *Je pense à toi*, OTH, un Clash, un Jerry Lee et pour finir la voix d'Amy Whinehouse *To know him is to love him*. Hommage.

Aucune providence ni destin. La roue s'est emballée, il lui a pété le rayon. Manu, en vieux rockeur solitaire avait décidé d'y coincer la batte qui traînait dans son camion à beignets. On ne sait jamais. Il s'en était servi six mois auparavant pour une embrouille avec des mecs sur le marché. Fallait pas le titiller, il démarrait au quart de tour, comme toujours.

Dés. Terminé.

Les auteurs :

Le Golvan

Est la tête chercheuse d'un autre, plus complet. N'a pas de bio. Est tout de même né, notamment en 1971. Fréquente les bonnes revues, notamment *Squeeze*. A aussi commis dans quelques mauvaises, notamment… Ecrit avant tout : roman, poésie, nouvelle, théâtre. Publie parfois : *Dachau Arbamafra* (Les doigts dans la prose), *Reste l'été* (Flammarion), T*ARAVANA* (L'Echappée Belle), *Alyah* (Alna).
Lit impitoyablement. Se tait lorsqu'il n'a rien à dire.
Un lien : *http://nicolas-legolvan.iggybook.com/fr/*

Luna Beretta

Écriture et lectures avec les collectifs *Dans la bouche d'une fille* (travail sur le sexisme et le genre *http://www.facebook.com/danslabouchedunefille/*) et le croisement sauvage des textes *Chatroulette & Orifices* (écrits sur l'univers du porno et d'Internet). Création du fanzine *Violences* (sortie sept.2016, dix-sept auteurs), textes en revue à paraître, duo de lecture-noise Jeanne Van Calck (tournée novembre 2017), travail d'édition pour *La Grosse*.
http://www.facebook.com/konsstruktlagrosse

Christian Sinniger

Christian Sinniger est comédien.
Il a fait ses armes au théâtre sous la direction de Simone Turc (Grenier de Toulouse) à la fin des années 1970. Depuis on a pu le voir au théâtre (une cinquantaine de pièces), à la télévision (plus de quatre-vingt téléfilms et séries) et au cinéma (une vingtaine de films). Auteur, scénariste, il est également l'un des membres fondateur de la LIF (Ligue d'Improvisation Française) et créateur du spectacle *Le Cercle des Menteurs* qui s'est joué près de quatre cent fois à Paris et en province.
Quand on lui demande pourquoi il écrit, il répond :
« Mon père était tailleur de rêve au grand bazar de la vie. Il pouvait, dans n'importe quel tissu de mensonge, vous tailler un monde à vos mesures, que ma mère, le soir, à petites touches légères, cousait de fil blanc…C'est sans doute pour ça que j'aime écrire et raconter des histoires… »

Thierry Y. Alves

Y comme Yéti. Certains prétendent avoir aperçu ce sauvage de quarante ans reclus au pied des Cévennes, mais sans preuve irréfutable. Auteur en herbe depuis quinze ans, il a tout essayé, les poèmes à la sauce Buko, quelques articles de rock plus ou moins vieillot chez *Gonzaï*, et quantité de détritus pourrissant dans les caniveaux de l'internet. Deux autres textes courts sont publiés, dans le recueil *La Folie* aux éditions Jacques Flament, et dans le n°8 de la revue *À La Dérive*.

Marianne Desroziers

Marianne Desroziers est née en 1978. Elle écrit des nouvelles, poèmes, romans. A publié *Lisières* (Les Penchants du Roseau) en 2012,

L'enfance crue (Lunatique) en 2014, dans de nombreuses revues littéraires et anthologies. Lauréate 2015 de la bourse Aquitaine/ Hesse et de la résidence d'écriture à la Villa Clementine à Wiesbaden. Lauréate 2016 de la bourse et de la résidence d'écriture attribuées par La 25ème Heure du Livre/D.R.A.C.Pays de la Loire/ Ville du Mans. Dernière publication : *Voleur de Feu* numéro 4, revue d'art réunissant des textes inédits de Marianne Desroziers et des oeuvres de l'artiste Christophe Massé, septembre 2016, Double Vue Éditeur. *http://voleurdefeu.com/*
http://mariannedesroziers.blogspot.fr/

Paul Sunderland

Paul Sunderland, écrivain undercroûte, a publié chez m@n un recueil de nouvelles, Celui qui titube dans les ténèbres. Il écrit également pour différentes revues (*Revue Métèque, Cohues, L'Ampoule, L'Angoisse, Squeeze, Unidivers*). De temps en temps, il alimente son blog (Sous le ciel de Sunderland) et officie, sous une autre identité, dans le domaine de la traduction littéraire (anglais > français, français > anglais). Il est régulièrement atteint de mélancolie délirante.

Mireille Disdero

Mireille Disdero est née en Provence, elle a deux enfants et habite à Bangkok, en Thaïlande. Elle a travaillé dans les métiers du livre (éditions, librairie, bibliothèque et enseignement des Lettres).
Elle écrit depuis longtemps, à plein temps maintenant, et de façon obsessionnelle. Poésie, nouvelles, récits…Ses trois derniers romans, *À l'ombre de l'oubli* (2013), *Ma vie océan* (2012), *16 ans et des poussières* (2011/2009) sont publiés aux éditions du Seuil.
Ce qu'elle aime ? Bouger (voyager, mais pas seulement), écouter (de

la musique, mais pas seulement), découvrir (les écrits d'autres auteurs…).
Dernier ouvrage : *Écrits sans papiers* éditions La boucherie Littéraire.
Site :*http://indigo.over-blog.com.over-blog.net/* et sur *Un Endroit*, avec Hervé Grillot : *http://www.unendroit.fr/site/comment-je-vois-le-monde.html*

Raginel

Raginel aka Thierry Schietse est né en 1970 à Lyon. Pour le lecteur compulsif qu'il est, écrire des billets d'humeur, des nouvelles ou des textes pour le théâtre, relève du réflexe pavlovien.
Il prend plaisir à imaginer le lecteur troublé de lire sous la plume d'un autre ce qui se cache dans les méandres de son propre esprit.
Une de ses nouvelles *La monnaie de la pièce* a été primée lors d'un concours organisé en 2015 par le théâtre des Célestins à Lyon. Une autre, *Le jouet mécanique* a également été distinguée à l'automne 2015 par l'association *Tu connais la nouvelle ?*

Philippe Azar

Philippe Azar est né, il y a quarante ans dans les quartiers difficiles de Lyon. Il s'essaye à divers métiers sans trop y croire et ne trouve rien de mieux que de devenir comédien. Aujourd'hui, il vit à Saint-Etienne avec sa femme, son fils et son chien. Il n'est plus comédien. Le reste du temps, il attend que les mots viennent et se sent aussi bien que quiconque marchant au soleil.
Son premier roman, *Les mélodies de la chasse d'eau* est publié chez Bookless Editions.

Christophe Siébert

Né en 1974. fondateur du collectif Konsstrukt en 1998, publié depuis 2007 par La musardine, Numériklivres, Rivière blanche, Gros textes, Camion noir.

Isabelle Huberson

Isabelle Huberson écri-veine-vaine, vit dans la nature gardoise. En possession d'un MacBook Pro, d'un chien paranoïaque et d'une chatte libre, elle partage son quotidien avec trois magnifiques jeunes hommes dont un plus vieux mais moins qu'elle, faut pas déconner. Réglée comme du papier à musique qu'elle pratique avec deux punks bi-solaires, I.H. finalise les nouvelles de *Fêlures ou autres cailloux dans les chaussures* et suit *Les désordinaires aventures d'Helissa Bleurebon*.

Ours

Rendez-vous au printemps 2017 pour le prochain numéro

Retrouvez toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Pascale C.
Comité de lecture : Antonella F., PGR, Amélie D. Olivier G., Céline C., Renaud V.
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd
Couverture : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-12-4

Dépôt légal : Octobre 2016

Avec le soutien de la Région Occitanie